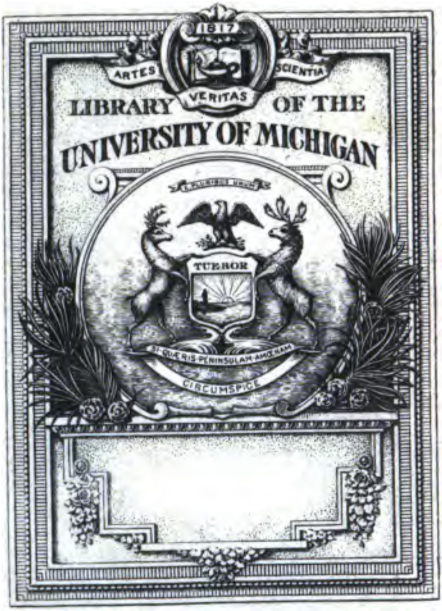
[Alex. Deleyre]



LE GÉNIE
DE
MONTESQUIEU.

LE GÉNIE DE MONTESQUIEU.

Non tu corpus eras sine pectore.
Horat. Ep. 4 lib. 1.

Deleyre, Alexandre

A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LIX.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR DE MONTESQUIEU est peut-être de tous les Ecrivains le moins fait pour être abrégé, parce que la continuité de profondeur ou de finesse qui régne dans tout ce qui est sorti de sa plume, rend presque toutes ses idées précieuses, parce que les faits mêmes deviennent entre ses mains des principes lumineux, parce que ses pensées, détachées du sistême auquel elles tiennent, perdent une partie de la lumiere & de la force qu'elles reçoivent les unes des au-

tres, auſſi l'abrégé que l'on donne au public n'eſt pas fait pour tenir lieu des ouvrages de ce grand homme; mais on croit qu'il pourra être utile à ceux qui ne les connoiſſent pas, en leur inſpirant le deſir de les étudier, & qu'il ſera agréable à ceux qui les connoiſſent, en remettant ſous leurs yeux des idées vaſtes & fécondes, qui ne ſçauroient leur être trop familieres. M. DE MONTESQUIEU lui-même avoit approuvé l'idée de cet abrégé. On n'y trouve que des anneaux détachés d'une longue chaîne; mais ce ſont des annéaux d'or.

LE GÉNIE DE *MONTESQUIEU.*

CHAPITRE PREMIER.

De la Religion.

LA Religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs & de la probité des hommes.

L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion : l'un parle de ce qu'il aime ; l'autre de ce qu'il craint.

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, c'est un lion qui céde à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaise. Celui qui craint la Religion & qui la hait, est comme les bêtes sauvages, qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point

du tout de Religion, est un animal terrible, qui ne sent sa liberté, que lorsqu'il déchire & qu'il dévore.

Quand il seroit inutile que les Sujets eussent une Religion, il ne le seroit pas que les Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les Loix humaines, puissent avoir.

Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux : s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les Loix sous lesquelles ils vivent.

Dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des Loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de la Religion.

Il faut faire honorer la divinité, & ne la venger jamais.

Dans les choses qui blessent la Divinité, là où il n'y a point d'action publique, il n'y a point de matiere de crime ; tout s'y passe entre l'homme & Dieu, qui sçait la mesure & le temps de ses vengeances.

Il faut être très-circonspect dans la poursuite de la magie & de l'hérésie, parce que la meilleure conduite du monde,

la morale la plus pure, la pratique de tous les devoirs, ne sont point des garans contre les soupçons de ces crimes.

Le zèle pour les progrès de la Religion, est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle & pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

La Religion ne donne pas à ceux qui la professent, un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus sûrement à sa propagation. Cependant Louis XIII, qui s'étoit fait une peine extrême de la Loi qui rendoit esclaves les négres de ses Colonies, quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'étoit la voie la plus sûre pour les convertir, y consentit.

Les Loix de la Religion éviteront d'inspirer d'autre mépris que celui du vice, & sur-tout d'éloigner les hommes de l'amour & de la pitié pour les hommes.

Il faut éviter les Loix pénales en fait de Religion; elles rendent les ames atroces.

En fait de changement de Religion, les invitations sont plus fortes que les peines.

Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc

étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

Les histoires sont pleines des guerres de Religion; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des Religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante; c'est cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Ne seroit-il pas bon que dans un Etat il y eût plusieurs Religions? On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolérées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante, parce qu'éloignés des hommes, ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles. D'ailleurs, comme toutes les Religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zéle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zéle, que leur multiplicité? Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers; chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des cho-

ses qui deshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures du parti contraire. Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une Secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs Religions dans un Etat : quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parcequ'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéïssance, & qui ne prêche la soumission.

Lorsque les Loix d'un Etat ont cru devoir souffrir plusieurs Religions, il faut qu'elles les obligent aussi à se tolérer entr'elles.

Quand on est le maître de recevoir dans un Etat une nouvelle Religion, ou de ne la pas recevoir, il ne faut pas l'y établir : quand elle y est établie, il faut la tolérer.

Un Prince qui entreprend dans son Etat de détruire ou de changer la Religion dominante, s'expose beaucoup. La Religion ancienne est liée avec la constitution de l'Etat, & la nouvelle n'y tient point : celle-là s'accorde avec le climat, & souvent la nouvelle s'y refuse. On substitue des soupçons contre les deux Reli-

gions à une ferme croyance pour une ; en un mot, on donne à l'Etat, au moins pour quelque temps, & de mauvais citoyens, & de mauvais fidèles.

Il y a très-souvent beaucoup d'inconvéniens à transporter une Religion d'un Pays dans un autre.

Les Loix humaines, faites pour parler à l'esprit, doivent donner des préceptes, & point de conseils. La Religion, faite pour parler au coeur, doit donner beaucoup de conseils, & peu de préceptes.

On ne doit point établir par les Loix divines, ce qui doit l'être par les Loix humaines, ni régler par les Loix humaines, ce qui doit l'être par les loix divines. Ces deux sortes de Loix différent par leur origine, par leur objet & par leur nature. La nature des Loix humaines est de varier, à mesure que les volontés des hommes changent. La nature des Loix de la Religion est de ne varier jamais. Les Loix humaines statuent sur le bien ; la Religion sur le meilleur. La force de la Religion vient de ce qu'on la croit ; la force des Loix humaines vient de ce qu'on les craint.

Les Loix religieuses ont plus de sublimité ; les Loix civiles plus d'étendue. Celles-là ont plus pour objet la bonté de l'homme qui les observe, que celle de la

société : celles-ci ont plus pour objet la bonté morale des hommes en général, que celle des individus. Ainsi les idées qui naissent immédiatement de la Religion, ne doivent pas toujours servir de principe aux Loix Civiles.

Lorsque la Religion condamne des choses que les Loix Civiles doivent permettre, il est dangereux que les Loix Civiles ne permettent de leur côté ce que la Religion doit condamner.

Une Religion chargée de beaucoup de pratiques, attache plus à elle, qu'une autre qui l'est moins. On tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé.

La misere même des peuples est un motif qui les attache à la Religion.

Rien n'est plus consolant pour les hommes, qu'un lieu où ils trouvent la divinité plus présente, & où tous ensemble, ils font parler leurs foiblesses & leur misere. Les peuples qui n'ont point de Temples, ont peu d'attachement pour leur Religion.

Lorsque le culte extérieur a une grande magnificence, cela nous flatte & nous donne beaucoup d'attachement pour la Religion.

Pour qu'une Religion attache il faut qu'elle ait une morale pure.

Par la nature de l'entendement humain, nous aimons, en fait de Religion, tout ce qui suppose un effort, comme en matiere de morale, nous aimons spécialement tout ce qui porte le caractère de la sévérité. Dans les Pays du midi de l'Europe, où, par la nature du climat, la Loi du célibat est plus difficile à observer, elle a été retenue: dans ceux du Nord, ou les passions sont moins vives, elle a été proscrite. Dans les Pays où il y a peu d'habitans, elle a été admise; dans ceux où il y en a beaucoup, on l'a rejettée.

Nous sommes extrêmement portés à l'idolâtrie, & cependant nous ne sommes pas fort attachés aux Religions idolâtres. Nous ne sommes gueres portés aux idées spirituelles, & cependant nous sommes très-attachés aux Religions qui nous font adorer un Etre spirituel. Nous regardons l'idolâtrie, comme la Religion des peuples grossiers, & la Religion qui a pour objet un Etre spirituel, comme celle des peuples éclairés.

Les hommes sont extrêmement portés à espérer & à craindre; une Religion qui n'auroit ni Enfer ni Paradis, ne sçauroit guéres leur plaire.

On est bien embarrassé dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une

idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines dont on les ménace ; mais pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée.

N'offrons point nos trésors à la Divinité, si nous ne voulons lui faire voir l'estime que nous faisons des choses qu'elle veut que nous méprisions. Que doivent penser les Dieux des dons des impies, dit admirablement Platon, puisqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des présens d'un mal-honnête homme ? Des hommes chastes & pieux, ajoute-t-il, doivent offrir des dons qui leur ressemblent.

Il ne faudroit pas que la Religion encourageât les dépenses des funérailles. Qu'y a-t-il de plus naturel que d'ôter la différence des fortunes dans une chose, & dans les momens qui égalisent toutes les fortunes ?

Quand la Religion ordonne la cessation du travail, elle doit avoir égard aux besoins des hommes, plus qu'à la grandeur de l'Etre qu'elle honore.

Lorsque la Religion a beaucoup de Ministres, il est naturel qu'ils ayent un chef, & que le pontificat y soit établi.

La vraie Religion ſe défend par ſa vérité même, elle n'a pas beſoin de moyens violens pour ſe maintenir.

Comme la Religion ſe défend beaucoup par elle-même; elle perd plus, lorſqu'elle eſt mal défendue, que lorſqu'elle n'eſt point du tout défendue.

Quand un homme écrit ſur les matieres de Religion, il ne faut pas qu'il compte tellement ſur la piété de ceux qui le liſent, qu'il diſe des choſes contraires au bon ſens; parce que pour s'accréditer auprès de ceux qui ont plus de piété que de lumieres, il ſe décrédite auprès de ceux qui ont plus de lumieres que de piété.

Une ſuperſtition groſſiere abbaiſſe l'eſprit, autant que la Religion l'éléve.

Dans les Etats deſpotiques, la Religion a plus d'influence que dans aucun autre: elle eſt une crainte ajoûtée à la crainte.

La Religion Juive eſt un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, c'eſt-à-dire, le Chriſtianiſme & le Mahométiſme. Elle ſe ſert de l'un & de l'autre pour embraſſer le monde entier, tandis que d'un autre côté ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les temps. C'eſt une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies;

car en fait de Religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies.

Les principes du Christianisme bien gravés dans le cœur, sont infiniment plus forts que le faux honneur de la Monarchie, les vertus humaines des Républiques, & la crainte servile des Etats despotiques.

Chose admirable! La Religion Chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

La Religion Chrétienne qui ordonne de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleurs Loix politiques & civiles, parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir.

Plutarque dit dans la vie de Numa, que dans le temps de Saturne, il n'y avoit ni maître ni esclave. Dans nos climats, le Christianisme a ramené cet âge.

Nous devons au Christianisme, dans le Gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne sçauroit assez reconnoître. C'est ce droit des Gens, qui fait que parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses; la vie, les Loix, les biens, & toujours la Religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même.

La Religion du Ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les Religions de la terre. La Religion Chrétienne a-t-elle résolu d'entrer dans un Pays? Elle sçait s'en faire ouvrir les portes; tous les instrumens sont bons pour cela. Se cache-t-elle dans les lieux soûterreins? Attendez un moment, & vous verrez la Majesté Impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut, les mers, les rivieres & les montagnes. Ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller.

Etablissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des Loix; la Religion Chrétienne triomphera du climat, des Loix qui en résultent & des Législateurs qui les auront faites. Dieu, suivant les décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion.

Dieu permet que sa Religion cesse d'être dominante en plusieurs lieux; non pas qu'il l'abandonne, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la Religion est différente de celle des Empires. Un Auteur célébre disoit qu'il étoit bien-aise d'être

malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses Temples, les souffrances de ses Martyrs sont le temps de sa gloire, & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abbaissement.

Il suit des principes du Gouvernement de la Chine, une chose bien triste, c'est qu'il n'est *presque* pas possible que le Christianisme s'y établisse jamais. Les vœux de virginité, les Assemblées des femmes dans les Eglises, leur communication nécessaire avec les Ministres de la Religion, leur participation aux Sacremens, la Confession auriculaire, l'Extrême-Onction, le Mariage d'une seule femme; tout cela renverse les mœurs & les manieres du Pays, & frappe du même coup sur la Religion & sur les Loix.

Il semble, *humainement parlant*, que ce soit le climat qui a prescrit des bornes à la Religion Chrétienne. Il suit de-là, qu'il est presque toujours convenable qu'une Religion ait des dogmes particuliers, & un culte général.

Le Christianisme est plein de bon sens, l'abstinence est de droit divin; mais une abstinence particuliere est de droit de police, & on peut la changer.

La Religion Chrétienne envéloppe toutes les passions ; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées ; elle ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils ; elle laisse derriere elle la justice humaine, pour commencer une autre justice ; elle est faite pour nous mener sans cesse du repentir à l'amour, & de l'amour au repentir ; elle met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge.

Ce n'est pas assez pour une Religion d'établir un dogme, il faut qu'elle le dirige. Ainsi la Religion Chrétienne nous fait espérer un état que nous croyons, non pas un état que nous sentions. Tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous mene à des idées spirituelles.

Il y a des gens qui disputent sans fin sur la Religion ; mais il semble qu'ils combattent en même-temps à qui l'observera le moins. Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs Citoyens.

L'Ecriture est un pays où les Chrétiens de toutes les sectes font des descentes, & vont comme au pillage : c'est un champ de bataille où les Nations ennemies qui se rencontrent, livrent bien

des combats; où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres. La *plûpart* des Interprétes n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux mêmes: ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & qu'ils ont donné la torture à tous les passages.

On doit donner une grande attention aux disputes des Théologiens ; mais il faut la cacher, autant qu'il est possible, la peine qu'on paroît prendre à les calmer, les accréditant toujours, & faisant voir que leur maniere de penser est si importante, qu'elle décide du repos de l'Etat & de la sûreté du Prince. On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels, en établissant des écoles où l'on rafineroit sur le point d'honneur.

On ne remarque point chez la *plûpart* des Chrétiens, une persuasion vive de leur Religion. Il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance; de

la croyance à la conviction, & de la conviction à la pratique.

La Religion est moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes même, demandent qu'on leur prouve ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité, ou la fausseté de la Religion qu'ils rejettent; ce sont des rebelles qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi; ils vivent dans un flux & reflux qui les porte sans cesse de l'une à l'autre.

Un homme disoit un jour: » Je crois » l'immortalité de l'ame par sémestre; » mes opinions dépendent absolument » de la constitution de mon corps. » Quand le Médecin est auprès de mon » lit, le Confesseur me trouve à son » avantage. Je sçais bien empêcher la » Religion de m'affliger, quand je me » porte bien; mais je lui permets de » me consoler, quand je suis malade: » lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un » côté, la Religion se présente & me

» gagne par ses promesses ; je veux
» bien m'y livrer, & mourir du côté de
» l'espérance.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere : » Seigneur, je n'en-
» tends rien dans les disputes que l'on
» fait sans cesse à votre sujet. Je voudrois
» vous servir selon votre volonté, mais
» chaque homme que je consulte, veut
» que je vous serve à la sienne. Lorsque
» je vous fais ma priere, je ne sçais
» en quelle langue je dois vous parler ;
» je ne sçais pas non plus en quelle pos-
» ture je dois me mettre. L'un dit que
» je dois vous prier debout ; l'autre veut
» que je sois assis ; l'autre exige que mon
» corps porte sur mes genoux. Il m'arri-
» va l'autre jour de manger un lapin ;
» trois hommes qui m'avoient vû, me
» firent trembler : ils me soutinrent tous
» trois, que je vous avois griévement
» offensé ; l'un, parce que cet animal
» étoit immonde ; l'autre, parce qu'il
» étoit étouffé ; l'autre enfin, parce qu'il
» n'étoit pas poisson. Toutes ces choses,
» Seigneur, me jettent dans un embar-
» ras inconcevable. Je ne puis remuer
» la tête, que je ne sois menacé de vous
» offenser. Cependant je voudrois vous
» plaire, & employer à cela la vie que

» je tiens de vous : je ne ſçais ſi je me
» trompe ; mais je crois que le meil-
» leur moyen pour y parvenir, eſt de
» vivre en bon citoyen dans la ſociété
» où vous m'avez fait naître.

CHAPITRE II.

De la République.

LA nature du Gouvernement Républicain est que le peuple en Corps, ou seulement une partie du peuple y aient la souveraine puissance.

Le principe de ce Gouvernement, soit Démocratique, soit Aristocratique, c'est la vertu.

La vertu dans une République est une chose très-simple; c'est l'amour de la République.

L'amour de la Démocratie est celui de l'égalité; c'est encore l'amour de la frugalité.

L'amour de l'égalité dans une Démocratie, borne l'ambition au seul desir, au seul bonheur de rendre de plus grands services à sa patrie, que les autres citoyens.

L'amour de la frugalité borne le desir d'avoir, à l'attention que demande le nécessaire pour sa famille, & même le superflu pour sa patrie.

Il est de la nature d'une République, qu'elle n'ait qu'un petit territoire. Dans

une grande République, il y a de grandes fortunes; les intérêts se particularisent; le bien commun est sacrifié à mille considérations. Dans une petite, le bien public est mieux senti, mieux connu, plus près de chaque citoyen.

Le peuple dans la Démocratie, est à certains égards le Monarque, à certains autres le sujet.

C'est une loi fondamentale de la Démocratie, que le peuple seul fasse des Loix.

C'est une maxime fondamentale de ce Gouvernement, que le peuple nomme ses Ministres, c'est-à-dire, ses Magistrats.

Le droit de suffrage, & la maniere de le donner, sont dans la République, des Loix fondamentales.

Le suffrage par le *sort* est de la nature de la Démocratie; le suffrage par *choix* est de celle de l'Aristocratie.

Plus une Aristocratie approchera de la Démocratie, plus elle sera parfaite, & elle le deviendra moins, à mesure qu'elle approchera de la Monarchie.

La meilleure Aristocratie est celle où la partie du peuple qui n'a point de part à la puissance, est si petite & si pauvre, que la partie dominante n'a aucun intérêt à l'opprimer.

La plus imparfaite de toutes est celle où la partie du peuple qui obéit, est dans

l'esclavage civil de celle qui commande; comme l'Aristocratie de Pologne, où les Paysans sont esclaves de la Noblesse.

Dans le Gouvernement Aristocratique, le Peuple est à l'égard des Nobles, ce que les Sujets sont à l'égard du Monarque.

Si le faste & la splendeur qui environnent les Rois, sont une partie de leur puissance; la modestie & la simplicité des manieres font la force des nobles Aristocratiques.

L'esprit de modération est ce qu'on appelle la vertu dans l'Aristocratie.

La modération fondée sur la vertu, est l'ame du Gouvernement Républicain.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans tous les cœurs qui peuvent la recevoir, & l'avarice entre dans tous. Les desirs changent d'objets; ce qu'on aimoit, on ne l'aime plus; on étoit libre avec les Loix, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître. Ce qui étoit *maxime*, on l'appelle *rigueur*; ce qui étoit *régle*, on l'appelle *gêne*; ce qui étoit *attention*, on l'appelle *crainte*. Autrefois le bien des particuliers faisoit le trésor public; mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La République est une dépouille, & sa force

n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens, & la licence de tous.

L'avantage d'un Etat libre, est que les revenus y sont mieux administrés; mais lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un Etat libre, est qu'il n'y ait point de favoris; mais quand cela n'est pas, & qu'au lieu des amis & des parens du Prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au Gouvernement, tout est perdu.

Deux choses sont pernicieuses dans l'Aristocratie; la pauvreté extrême des nobles, & leurs richesses exorbitantes.

Si l'on établit dans une République un Corps fixe qui soit par lui.même la régle des mœurs, un Sénat où l'âge, la vertu, la gravité, les services donnent entrée; les Sénateurs exposés à la vue du peuple, comme les simulacres des Dieux, inspireront des sentimens qui seront portés dans le sein de toutes les familles.

Dans un Sénat fait pour être la régle, & pour ainsi dire, le dépôt des mœurs, les Sénateurs doivent être élus pour la vie. Dans un Sénat fait pour préparer les affaires, les Sénateurs peuvent changer.

Il n'y a rien de si puissant qu'une République où l'on observe les Loix, non pas par crainte, ni par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacédé-

mone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon Gouvernement, toute la force que pourroit avoir une faction.

Dans le Gouvernement Républicain, les Loix doivent forcer un citoyen à accepter les emplois publics.

Une République sage ne doit rien hazarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est la perpétuité de son état.

Le sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu semble être établi dans les Républiques, & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de *Patrie*.

Comme une certaine confiance fait la gloire & la sûreté d'une Monarchie, il faut au contraire qu'une République redoute quelque chose. Chose singuliere! plus ces Etats ont de sûreté; plus, comme des eaux tranquilles, ils sont sujets à se corrompre.

Le principe de la Démocratie se corrompt, non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, & que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour commander.

L'Aristocratie se corrompt, lorsque le pouvoir des Nobles devient arbitraire. Son

extrême corruption eſt, lorſque les Nobles deviennent héréditaires.

La Démocratie a deux excès à éviter; l'eſprit d'inégalité qui la mene à l'Ariſtocratie, & l'eſprit d'égalité extrême qui la conduit au Deſpotiſme.

Quand une République eſt corrompue, on ne peut remédier à aucun des maux qui naiſſent, qu'en ôtant la corruption, & en rappellant les principes: toute autre correction eſt ou inutile, ou un nouvel abus.

Si une Démocratie conquiert un peuple, pour le gouverner comme ſujet, elle expoſera ſa propre liberté, parce qu'elle confiera une trop grande puiſſance aux Magiſtrats qu'elle enverra dans l'Etat conquis.

Il y a encore un inconvénient aux conquêtes faites par les Démocraties. Leur Gouvernement eſt toujours odieux. Les peuples conquis y ſont dans un état triſte; ils ne jouiſſent ni des avantages de la République, ni de ceux de la Monarchie.

La République fédérative eſt une convention, par laquelle pluſieurs Corps politiques conſentent à devenir citoyens d'un Etat plus grand, qu'ils veulent former. C'eſt une ſociété de ſociétés qui en font une nouvelle.

La nature des petites Monarchies n'est pas la confédération. *Aussi* la République fédérative d'Allemagne est-elle plus imparfaite que celle de Hollande & de Suisse. Cette République composée de Villes libres & de petits Etats soumis à des Princes, subsiste *pourtant*, parce qu'elle a un chef, qui est en quelque façon le Magistrat de l'union.

Dans la République de Hollande, une Province ne peut faire une alliance, sans le consentement des autres. Cette Loi manque dans la constitution Germanique, où elle préviendroit les malheurs qui y peuvent arriver à tous les membres, par l'imprudence, l'ambition, ou l'avarice d'un seul.

Il y avoit un grand vice dans la plûpart des anciennes Républiques; c'est que le peuple avoit droit d'y prendre des résolutions actives, & qui demandent quelque exécution; chose dont il est entierement incapable. Le peuple est admirable, pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité; mais sçaura-t-il conduire une affaire, connoître les lieux, les occasions, les momens, en profiter? Non: il ne le sçaura pas.

CHAPITRE III.

De la Monarchie.

LEs pouvoirs intermédiaires, subordonnés & dépendans, constituent la nature du Gouvernement Monarchique, c'est-à-dire, de celui où un seul gouverne par des Loix fondamentales.

Dans la Monarchie, le Prince est la source de tout pouvoir politique & civil.

Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel, est celui de la Noblesse. *Point de Monarque, point de Noblesse: point de Noblesse, point de Monarque.*

Abolissez dans une Monarchie les prérogatives des Seigneurs, du Clergé, de la Noblesse & des Villes; vous aurez bientôt un Etat Despotique.

Dans les Monarchies, les Loix tiennent la place des vertus. L'Etat subsiste, indépendamment de l'amour pour la patrie, du desir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, & du sacrifice de ses plus chers intérêts.

L'honneur, c'est-à-dire, le préjugé de chaque personne & de chaque condition,

est le ressort du Gouvernement Monarchique.

C'est un honneur faux, qui conduit toutes les parties de l'Etat Monarchique; mais cet honneur faux est aussi utile au Public, que le vrai le seroit aux particuliers qui pourroient l'avoir.

L'honneur étant le principe de ce Gouvernement, il faut que les Loix travaillent à soutenir cette Noblesse, dont l'honneur est, pour ainsi dire, l'enfant & le pere.

Le Gouvernement Monarchique a un grand avantage sur le Républicain; les affaires étant menées par un seul, il y a plus de promptitude dans l'exécution.

Le Gouvernement Monarchique a un grand avantage sur le Despotique. L'Etat y est plus fixe, la constitution plus inébranlable, la personne de ceux qui gouvernent, plus assurée.

C'est dans les Monarchies, que l'on verra autour du Prince, les sujets recevoir ses rayons; c'est-là, que chacun tenant, pour ainsi dire, un plus grand espace, peut exercer ces vertus, qui donnent à l'ame, non pas de l'indépendance, mais de la grandeur.

La plûpart des Monarchies, n'ont pas la liberté pour leur objet direct; elles ne tendent qu'à la gloire des Citoyens, de

l'Etat & du Prince : mais de cette gloire il résulte un esprit de liberté, qui, dans ces Etats, peut faire d'aussi grandes choses, & peut-être contribuer autant au bonheur, que la liberté même.

Un Etat Monarchique doit être d'une grandeur médiocre ; s'il étoit fort étendu, les principaux de l'Etat, grands par eux-mêmes, n'étant point sous les yeux du Prince, ayant leur Cour hors de sa Cour, pourroient cesser d'obéïr. Le prompt établissement du pouvoir sans bornes, seul remede qui prévient la dissolution d'un grand Etat, est un nouveau malheur, après celui de l'aggrandissement.

Les fleuves courent se mêler dans la mer ; les Monarchies vont se perdre dans le Despotisme.

Le Gouvernement Monarchique dégénere toujours en Despotisme ou en République. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le Prince ; l'équilibre est trop difficile à garder. Il faut que le pouvoir diminue d'un côté, tandis qu'il augmente de l'autre ; mais l'avantage est ordinairement du côté du Prince qui est à la tête des Armées.

Dans une Monarchie, il faut un dépôt de loix. Le Conseil du Prince n'est pas un dépôt convenable. Il change sans

cesse, il n'est point permanent, il ne sçauroit être nombreux, il n'a point à un assez haut dégré la confiance du peuple. Ce dépôt ne peut être que dans les Corps politiques, qui annoncent les loix, lorsqu'elles sont faites, & les rappellent, lorsqu'on les oublie.

La Monarchie se perd, lorsqu'un Prince croit qu'il montre plus sa puissance, en changeant l'ordre des choses, qu'en les suivant; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns, pour les donner arbitrairement à d'autres; lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés; lorsque le Prince rapportant tout uniquement à lui, apelle l'Etat à sa Capitale, la Capitale à sa Cour, & sa Cour à sa seule personne.

Le principe de la Monarchie se corrompt, lorsque les ptemieres dignités sont les marques de la premiere servitude, lorsqu'on ôte aux Grands le respect des peuples, & qu'on les rend de vils instrumens du pouvoir arbitraire; lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, & que l'on peut être à la fois couvert d'infamie & de dignités; lorsque le Prince change sa justice en sévérité; lorsque des ames singuliérement lâches, tirent vanité de la grandeur que pourroit avoir leur servitude, & qu'elles

croient que ce qui fait que l'on doit tout au Prince, fait que l'on ne doit rien à sa patrie.

Comme la mer qui semble vouloir couvrir la terre, est arrêtée par les herbes & les moindres graviers qui se trouvent sur le rivage; ainsi les Monarques, dont le pouvoir paroît sans bornes, s'arrêtent par les plus petits obstacles, & soumettent leur fierté naturelle à la plainte & à la priere.

Comme les peuples qui vivent sous une bonne police, sont plus heureux que ceux qui sans régle & sans chefs errent dans les forêts; aussi les Monarques qui vivent sous les loix fondamentales de leur Etat, sont-ils plus heureux que les Princes Despotiques qui n'ont rien qui puisse régler le cœur de leurs peuples, ni le leur.

L'autorité royale est un grand ressort qui doit se mouvoir aisément, & sans bruit. Les Chinois vantent un de leurs Empereurs qui gouverna, disent-ils, comme le Ciel, c'est-à-dire, par son exemple.

Comme les Monarques doivent avoir de la sagesse pour augmenter leur puissance, ils ne doivent pas avoir moins de prudence, afin de la borner.

La vraie puissance d'un Prince ne consiste pas tant dans la facilité qu'il a à conquérir, que dans la difficulté qu'il y a à

l'attâquer, & pour ainsi dire, dans l'immutabilité de sa condition.

Dans les Etats Monarchiques, le Prince est la partie qui poursuit les accusés, & les fait punir ou absoudre. S'il jugeoit lui-même, il seroit le juge & la partie; il perdroit le plus bel attribut de la souveraineté, celui de faire grace: la crainte s'empareroit de tous les esprits, on verroit la pâleur sur tous les visages; plus de confiance, plus d'honneur, plus d'amour. Il faut que le Prince encourage, & que ce soient les loix qui menacent.

Dans les Monarchies, la disgrace est un équivalent à la peine. Les Grands y sont si fort punis par la disgrace, par la perte souvent imaginaire de leur fortune, de leur crédit, de leurs habitudes, de leurs plaisirs, que la rigueur à leur égard est inutile.

CHAPITRE IV.

Du Despotisme.

L'Etat Despotique est celui où un seul, sans loi & sans régle, entraîne tout par sa volonté & par ses caprices.

Comme il faut de la vertu dans une République, & dans une Monarchie de l'honneur, il faut de la crainte dans un Gouvernement Despotique.

Dans les Etats Despotiques, la volonté du Prince une fois connue, doit avoir aussi infailliblement son effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le sien. Il ne sert de rien d'opposer les sentimens naturels, le respect pour un pere, la tendresse pour ses enfans & ses femmes, les Loix de l'honneur, l'état de sa santé. Il y a pourtant une chose que l'on peut quelquefois opposer à la volonté du Prince, c'est la Religion. On abandonnera son pere, on le tuera même, si le Prince l'ordonne; mais on ne boira point de vin, s'il le veut ou s'il l'ordonne.

Dans les Etats Despotiques, chaque maison est un Empire séparé. L'éducation y est très-bornée, le sçavoir y seroit dangereux, l'émulation funeste. Il faut ôter

tout, afin de donner quelque chose, & commencer par faire un mauvais sujet, pour faire un bon esclave.

Les hommes sont tous égaux dans le Gouvernement Républicain; ils sont égaux dans le Gouvernement Despotique. Dans le premier, c'est parce qu'ils sont tout; dans le second, c'est parce qu'ils ne sont rien.

Dans les Etats Despotiques, l'homme est une créature qui obéit à une créature qui veut.

Pour former un Gouvernement modéré, il faut combiner les puissances, les régler, les tempérer, les faire agir; donner, pour ainsi dire, un lest à l'une pour la mettre en état de résister à une autre : c'est un chef-d'œuvre de législation que le hazard fait rarement, & que rarement on laisse faire à la prudence. Un Gouvernement Despotique, au contraire, saute, pour ainsi dire, aux yeux. Il est uniforme par-tout; comme il ne faut que des passions pour l'établir, tout le monde est bon pour cela.

Comme le principe du Gouvernement Despotique est la crainte, le but en est la tranquillité.

Il sembleroit que la nature humaine devroit se soulever sans cesse contre le Gouvernement Despotique. Mais malgré

l'amour des hommes pour la liberté, malgré leur haine contre la violence, la plûpart des peuples y sont soumis.

De tous les Gouvernemens Despotiques, il n'y en a point qui s'accable plus lui-même, que celui où le Prince se déclare propriétaire de tous les fonds de terre, & l'héritier de tous ses sujets.

Quand les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, & cueillent le fruit. Voilà le Gouvernement Despotique.

Le principe du Gouvernement Despotique se corrompt sans cesse, parce qu'il est corrompu par sa nature. Il périt par son vice intérieur.

Comme les Républiques pourvoient à leur sûreté en s'unissant, les Etats Despotiques le font en se séparant, & se tenant, pour ainsi dire, seuls. Ils sacrifient une partie du Pays, ravagent les frontieres, & les rendent désertes; le Corps de l'Empire devient inaccessible.

Les places fortes appartiennent aux Monarchies; les Etats Despotiques craignent d'en avoir.

L'Etat Despotique fait contre lui-même tout le mal que pourroit faire un cruel ennemi; mais un ennemi qu'on ne pourroit arrêter.

Les Etats Despotiques font entr'eux

des invaſions ; il n'y a que les Monarchies qui faſſent la guerre.

Un Etat Deſpotique eſt un corps malade qui ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remédes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Dans les Etats Deſpotiques il ne ſe forme point de petites révoltes : il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſédition. Dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où perſonne n'eſt le chef. Le déſeſpoir même de l'impunité confirme le déſordre, & le rend plus grand.

Il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparés par de grandes cauſes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent. Quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne, pour la faire revenir. *Ainſi*, dans les Etats Deſpotiques, le Prince, qui eſt la Loi même, eſt moins maître que partout ailleurs.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux ; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

CHAPITRE V.

Des Loix.

LA Loi en général, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les Peuples de la terre.

Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste, que ce qu'ordonnent ou défendent les Loix positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux.

Dans l'état de nature, les hommes naissent bien dans l'égalité ; mais ils n'y sçauroient rester. La société la leur fait perdre, & ils ne redeviennent égaux que par les Loix.

Les Loix doivent être relatives au Physique du Pays, au climat, à la qualité du terrein, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des Peuples, à la Religion des Habitans ; à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs ; à leurs manieres.

Ce sont les différens besoins dans les divers climats, qui ont formé les différentes manieres de vivre ; & ces différentes manieres de vivre, ont formé les diverses

sortes de Loix. Dans une Nation où les hommes se communiquent beaucoup, il faut de certaines Loix ; il en faut d'autres chez un Peuple, où l'on ne se communique point.

Les Loix ont un très-grand rapport avec la façon dont les divers Peuples se procurent leur subsistance. Il faut un Code de Loix plus étendu pour un Peuple qui s'attache au commerce & à la mer, que pour un Peuple qui se contente de cultiver ses terres. Il en faut un plus grand pour celui-ci, que pour un Peuple qui vit de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour celui-ci, que pour un Peuple qui vit de sa chasse.

Le style des Loix doit être concis. Les Loix des douze tables sont un modèle de précision ; les enfans les apprenoient par cœur.

Le style des Loix doit être simple ; l'expression directe s'entend toujours mieux que l'expression réfléchie.

Les Loix ne doivent point être subtiles ; elles sont faites pour des gens de médiocre entendement ; elles ne sont point un Art de Logique, mais la raison simple d'un pere de famille.

Comme les Loix inutiles affoiblissent les Loix nécessaires, celles qu'on peut éluder, affoiblissent la législation.

Il faut dans les Loix une certaine candeur. Faites pour punir la méchanceté des hommes, elles doivent avoir elles-mêmes la plus grande innocence.

C'est une chose absurde pour un faiseur de Loix, de se servir d'une autre langue que de la vulgaire. Comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Les Loix sont les yeux du Prince ; il voit par elles ce qu'il ne pourroit pas voir sans elles. Veut-il faire la fonction des tribunaux ? Il travaille, non pas pour lui, mais pour ses séducteurs contre lui.

La Loi n'est pas un pur acte de puissance ; les choses indifférentes par leur nature, ne sont pas de son ressort.

Les Loix font souvent de grands biens très-cachés, & de petits maux très-sensibles.

Par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines Loix ; mais le cas est rare, & lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante. On y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le Peuple en conclue naturellement qu'il faut que les Loix soient bien saintes,

puiſqu'il faut tant de ſolemnités pour les abroger.

Quelles que ſoient les Loix, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

C'eſt un malheur du Gouvernement, lorſque la Magiſtrature ſe voit contrainte de faire des Loix cruelles. C'eſt parce qu'on a rendu l'obéïſſance difficile, que l'on eſt obligé d'aggraver la peine de la déſobéïſſance. Un Légiſlateur prudent préviendra le malheur de devenir un Légiſlateur terrible.

CHAPITRE VI.

Des Peines.

LA févérité des peines convient mieux au Gouvernement Defpotique, dont le principe eft la terreur, qu'à la Monarchie & à la République.

Dans les Etats modérés, la plus grande peine d'une mauvaife action, fera d'en être convaincu.

Dans ces Etats, un bon Législateur s'attachera moins à punir les crimes, qu'à les prévenir ; il s'appliquera plus à donner des mœurs, qu'à infliger des fupplices.

Il ne faut point mener les hommes par les voies extrêmes. Suivons la nature, qui a donné aux hommes la honte, comme leur fléau, & que la plus grande partie de la peine, foit l'infamie de la fouffrir.

Dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïffe plus aux Loix. Dans les Pays où les châtimens font modérés, on les craint comme dans ceux où ils font tyranniques & affreux.

La proportion qui doit être entre les fautes & les peines, eft comme l'ame des Etats, & l'harmonie des Empires.

Il eſt eſſentiel que les peines aient de l'harmonie entr'elles. C'eſt un grand mal parmi nous, de faire ſubir la même peine à celui qui vole ſur un grand chemin, & à celui qui vole & aſſaſſine.

Les vols ſur les grands chemins étoient communs dans quelques Etats : on voulut les arrêter, on inventa le ſupplice de la roue, qui les ſuſpendit pendant quelque temps ; depuis ce temps on a volé, comme auparavant, ſur les grands chemins.

De nos jours la déſertion fut très-fréquente ; on établit la peine de mort contre les déſerteurs, & la déſertion ne fut pas diminuée. La raiſon en eſt bien naturelle : un ſoldat accoutumé tous les jours à expoſer ſa vie, en mépriſe ou ſe flatte d'en mépriſer le danger ; il eſt tous les jours accoutumé à craindre la honte, il falloit donc laiſſer une peine qui faiſoit porter une flétriſſure pendant la vie.

Quand on a fait, dans le ſiécle paſſé, des Loix capitales contre les duels, peut-être auroit-il ſuffi d'ôter à un guerrier ſa qualité de guerrier, par la perte de ſa main, n'y ayant rien ordinairement de plus triſte pour les hommes, que de ſurvivre à la perte de leur caractere.

L'atrocité des Loix en empêche l'exécution. Lorſque la peine eſt ſans meſure,

on est souvent obligé de lui préférer l'impunité.

Toute peine qui ne dérive pas de la nécessité, est tyrannique.

Les peines des crimes qui attaquent la sûreté publique, sont ce qu'on appelle des supplices. C'est une espéce de Talion, qui fait que la société refuse la sûreté à un Citoyen qui en a privé, ou qui a voulu en priver un autre. Cette peine est puisée dans la nature, dans la raison, dans les sources du bien & du mal.

La peine de mort est comme le reméde de la société malade.

Les supplices retrancheront bien de la société un Citoyen, qui ayant perdu ses mœurs, violé les Loix; mais si tout le monde a perdu ses mœurs, les rétabliront-ils? Ils arrêteront plusieurs conséquences du mal général, mais ils ne corrigeront pas ce mal.

Nos peres les Germains, n'admettoient guéres que des peines pécuniaires. *Mais* comme ce sont ceux qui n'ont point de bien, qui attaquent plus volontiers celui des autres il a fallu que la peine corporelle suppléât à la pécuniaire.

CHAPITRE VII.

De la Liberté.

LA Liberté philoſophique conſiſte dans l'exercice de ſa volonté, ou du moins dans l'opinion où l'on eſt que l'on exerce ſa volonté. La Liberté politique conſiſte dans la ſûreté, ou du moins dans l'opinion que l'on a de ſa sûreté. Quand l'innocence des Citoyens n'eſt pas aſſurée, la Liberté ne l'eſt pas non plus.

La Liberté politique ne conſiſte point à faire ce que l'on veut, mais elle eſt le droit de faire ce que les Loix permettent; & ſi un Citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent, il n'auroit plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.

La Liberté conſiſte principalement à ne pouvoir être forcé à faire une choſe que les Loix n'ordonnent pas.

La Liberté de chaque Citoyen eſt une partie de la liberté publique. Cette qualité dans l'Etat populaire, eſt même une partie de la Souveraineté.

Les Princes qui ne vivent point entr'eux ſous des Loix civiles, ne ſont point libres; ils ſont gouvernés par la force; ils peuvent

continuellement forcer, ou être forcés: de-là il suit que les traités qu'ils ont faits par force, sont aussi obligatoires que ceux qu'ils auroient faits de bon gré.

Il semble que la Liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe, & la servitude pour celui des peuples d'Asie. En Asie les Nations sont opposées aux Nations, du fort au foible; les peuples guerriers, braves & actifs, touchent immédiatement des peuples effeminés, paresseux, timides: il faut donc que l'un soit conquis, & l'autre conquérant. En Europe, au contraire, les Nations sont opposées du fort au fort; celles qui se touchent, ont à peu-près le même courage. C'est la grande raison de la foiblesse de l'Asie, & de la force de l'Europe; de la Liberté de l'Europe, & de la servitude de l'Asie.

Les Peuples des Isles sont plus portés à la liberté que les Peuples du Continent. Les Isles sont ordinairement d'une petite étendue. Une partie du Peuple ne peut pas être si bien employée à opprimer l'autre. Les Conquérans sont arrêtés par la mer, les Insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête.

Dans les Pays de Montagnes, la liberté est le seul bien qui mérite qu'on le défende.

Les Pays ne sont pas cultivés en raiso

de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. La plûpart des invasions se font dans les Pays que la nature avoit faits pour être heureux. Ainsi les meilleurs Pays sont le plus souvent dépeuplés, tandis que l'affreux Pays du Nord reste toujours habité, par la raison qu'il est presque inhabitable.

La bonté des Terres d'un Pays y établit naturellement la dépendance. Les gens de la Campagne n'y sont pas si jaloux de leur liberté; ils sont trop occupés & trop pleins de leurs affaires particulieres. Une Campagne qui regorge de biens, craint le pillage, elle craint une Armée.

On peut poser pour maxime, que dans chaque Etat le desir de la gloire croît avec la liberté des Sujets, & diminue avec elle: la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

On peut tout faire avec des hommes libres. Avant que le Christianisme eût aboli en Europe la servitude civile, on regardoit les travaux des mains comme si pénibles, qu'on croyoit qu'ils ne pouvoient être faits que par des esclaves, ou par des criminels. Aujourd'hui les hommes qui y sont employés, vivent heureux.

Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre, où l'on ne pût engager au travail

des hommes libres. Parce que les Loix étoient mauvaises, on a trouvé des hommes paresseux; parce que ces hommes étoient paresseux, on les a mis dans l'esclavage.

Dans une Nation qui est dans la servitude, on travaille plus à conserver qu'à acquérir. Dans une Nation libre, on travaille plus à acquérir qu'à conserver.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté, & l'opulence qui la suit toujours. L'une se fait rechercher par elle-même, & les besoins attirent dans les Pays où l'on trouve l'autre.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent, leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès & les malheurs d'un Etat où le Peuple est soumis, confirment également sa servitude.

Une Nation libre peut avoir un libérateur; une Nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

La place naturelle de la vertu, est auprès de la liberté; mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.

CHAPITRE VIII.

De l'Esclavage.

L'Esclavage proprement dit, est l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie & de ses biens.

L'esclavage n'est pas bon par sa nature : il n'est utile ni au maître, ni à l'esclave ; à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu ; à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes ; qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales ; qu'il devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux, cruel.

Dans le Gouvernement Monarchique, où il est souverainement important de ne point abattre ou avilir la nature humaine, il ne faut point d'esclave.

On ne croiroit jamais que c'eût été la pitié qui eût établi l'esclavage. Le droit des gens a voulu que les prisonniers fussent esclaves, pour qu'on ne les tuât pas. Le droit des Romains permit à des débiteurs que leurs créanciers pou-

voient maltraiter, de se vendre eux-mêmes; & le droit naturel a voulu que des enfans qu'un pere esclave ne pouvoit plus nourrir, fussent dans l'esclavage, comme leur pere. Ces raisons ne sont point sensées.

Il est faux qu'il soit permis de tuer dans la guerre, autrement que dans le cas de nécessité. Tout le droit que la guerre peut donner sur les captifs, est de s'assurer tellement de leur personne, qu'ils ne puissent plus nuire.

Il n'est pas vrai qu'un homme libre puisse se vendre. S'il n'est pas permis de se tuer, parce qu'on se dérobe à sa patrie, il n'est pas plus permis de se vendre. Si la liberté a un prix pour celui qui l'achête, elle est sans prix pour celui qui la vend. Or si un homme n'a pu se vendre, encore moins a-t-il pu vendre son fils qui n'étoit pas né.

Ce qui fait que la mort d'un criminel est une chose licite, c'est que la Loi qui le punit, a été faite en sa faveur. Un meurtrier a joui de la Loi qui le condamne, elle lui a conservé la vie à tous les instans: il ne peut donc pas réclamer contre elle. Mais la Loi de l'esclavage est dans tous les cas contre l'esclave, sans jamais être pour lui; ce qui est contraire au principe fondamental de toutes les sociétés.

Comme tous les hommes naissent égaux, l'esclavage est contre la nature.

L'esclavage est aussi opposé au droit civil qu'au droit naturel. Quelle Loi civile pourroit empêcher un esclave de fuir, lui qui n'est point dans la société, & qu'aucune Loix civiles ne concernent?

Rien ne met plus près de la condition des bêtes, que de voir toujours des hommes libres, & de ne l'être pas. Les esclaves sont des ennemis naturels de la société, & leur nombre seroit dangereux.

Il y a deux sortes de servitude, la réelle, & la personnelle. La réelle est celle qui attache l'esclave au fonds de terre. La personnelle se rapporte plus à la personne du maître. L'abus extrême de l'esclavage est, lorsqu'il est en même-temps personnel & réel.

Les Moscovites se vendent très-aisément; c'est que leur liberté ne vaut rien.

Dans tout Gouvernement Despotique, on a une grande facilité à se vendre; l'esclavage politique y anéantit en quelque façon la liberté civile.

Dans le Gouvernement Despotique, la condition d'un homme libre & celle d'un esclave se touchent de fort près, & l'esclavage politique établi dans le corps de

l'Etat, fait que l'on sent peu l'esclavage civil.

Dans ces Etats les hommes libres, trop foibles contre le Gouvernement, cherchent à devenir les esclaves de ceux qui tyrannisent le Gouvernement.

Il y a des Pays où la chaleur énerve le corps, & affoiblit si fort le courage, que les hommes ne sont portés à un devoir pénible, que par la crainte du châtiment. L'esclavage y choque donc moins la raison; & le maître y étant aussi lâche à l'égard de son Prince, que son esclave l'est à son égard, l'esclavage civil y est encore accompagné de l'esclavage politique.

Les Peuples du Midi ont toutes sortes de commodités pour la vie, & peu de besoins: c'est ce qui a naturalisé la servitude chez eux; *en sorte* qu'ils sont en quelque façon dans un état violent, s'ils ne sont esclaves.

En Asie, on a toujours vu de grands Empires; la puissance y doit toujours être Despotique. *Aussi* y régne-t-il un esprit de servitude qui ne l'a jamais quittée; & dans toutes les Histoires de ce Pays, il n'est pas possible de trouver un seul trait qui marque une ame libre: on n'y verra jamais que l'héroïsme de la servitude.

Les grandes vertus se cachent, ou se perdent ordinairement dans la servitude,

CHAPITRE IX.

De la Guerre.

LA vie des Etats est comme celle des hommes. Ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de la défense naturelle; ceux-là ont droit de faire la guerre, pour leur propre conservation.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes; les unes, qui se font pour repousser un ennemi qui attaque; les autres, pour secourir un allié qui est attaqué.

Sitôt que les hommes sont en société, l'état de guerre commence. Chaque société particuliere vient à sentir sa force; ce qui produit la guerre de Nation à Nation.

Entre les sociétés, le droit de la défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer; lorsqu'un Peuple voit qu'une longue paix en mettroit un autre en état de le détruire, & que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empêcher sa destruction.

Les petites sociétés ont plus souvent le droit de faire la guerre que les grandes, parce qu'elles sont plus souvent dans le cas de craindre d'être détruites.

Lorsqu'on voit deux grands Peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on ne peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux Peuples qui est le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres; & une Nation de soldats va combattre contre des Peuples qui ne sont que citoyens.

Un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû; non plus qu'un particulier ne peut tüer celui qui lui refuse le pas. La raison en est, que comme la déclaration de guerre est un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute; il faut voir si celui à qui on déclare la guerre, mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Le droit de la guerre dérive de la nécessité. Si l'on ne s'en tient pas là, tout est perdu. Lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des flots de sang inonderont la terre : que l'on ne parle pas surtout de la gloire du Prince, sa gloire seroit son orgueil; c'est une passion, & non pas un droit légitime. La réputation de sa puissance pourroit augmenter les forces

de ſon Etat; mais la réputation de ſa juſtice augmenteroit tout de même.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre, puiſque ſon but eſt la deſtruction de la ſociété.

CHAPITRE X.

Des Conquêtes.

L'Objet de la guerre, c'eſt la victoire ; celui de la victoire, la conquête : celui de la conquête, la conſervation.

La conquête eſt une acquiſition ; l'eſprit d'acquiſition porte avec lui l'eſprit de conſervation & d'uſage, & non pas celui de deſtruction.

Les Auteurs de notre droit public ont ſuppoſé dans les Conquérans un droit, je ne ſçais quel, de tuer, parce que le Conquérant avoit droit de détruire la ſociété ; d'où ils ont conclu qu'il avoit celui de détruire les hommes qui la compoſent : conſéquence fauſſement tirée d'un faux principe. Car de ce que la ſociété ſeroit anéantie, il ne s'enſuivroit pas que les hommes qui la forment, duſſent auſſi être anéantis. La ſociété eſt l'union des hommes, & non pas les hommes ; le citoyen peut périr, & l'homme reſter.

Du droit de tuer dans la conquête, les Politiques ont tiré le droit de réduire en ſervitude ; mais la conſéquence eſt auſſi mal fondée que le principe. On n'a droit de réduire en ſervitude, que lorſqu'elle eſt

nécessaire pour la conservation de la conquête.

Si la servitude est nécessaire, il est contre la nature de la chose, qu'elle soit éternelle. Ainsi le Conquérant qui réduit le Peuple en servitude, doit toujours se réserver des moyens pour l'en faire sortir.

Une conquête peut détruire les préjugés nuisibles. Quel bien les Espagnols ne pouvoient-il pas faire aux Méxicains? Ils avoient à leur donner une Religion douce; ils leur apporterent une superstition furieuse: ils auroient pu rendre libres les esclaves; & ils rendirent esclaves les hommes libres: ils pouvoient les éclairer sur l'abus des sacrifices humains; au lieu de cela, ils les exterminerent.

Rien ne devroit mieux corriger les Princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols. Les uns furent aussi-tôt chassés des terres conquises; les autres en firent des deserts, & rendirent de même leur propre Pays.

Tel Etat conquis tireroit des avantages de la conquête même, si elle n'étoit pas destructive. Un Gouvernement parvenu au point où il ne pût plus se réformer lui-même, ne perdroit pas beaucoup à être refondu. Un Conqué-

rant, qui entre chez un Peuple, où, par mille ruses & mille artifices, le riche s'est insensiblement pratiqué une infinité de moyens d'usurper ; où le malheureux qui gémit, voyant ce qu'il croyoit des abus devenir des Loix, est dans l'oppression & croit avoir tort de la sentir ; un Conquérant *alors* peut dérouter tout, & la tyrannie sourde est la premiere chose qui souffre violence.

Dans les conquêtes, il ne suffit pas de laisser à la Nation vaincue ses Loix ; il est peut-être plus nécessaire de lui laisser ses mœurs, parce qu'un Peuple connoît, aime & défend toujours plus ses mœurs que ses Loix.

Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces ; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

Si une Monarchie en conquiert une autre, plus celle-ci sera petite, mieux on la contiendra par des forteresses ; plus elle sera grande, mieux on la conservera par des colonies.

Tel est l'état nécessaire d'une Monarchie conquérante : un luxe affreux dans la Capitale, la misere dans les Provinces qui s'en éloignent, l'abondance aux extrêmités. Il en est comme de

notre planette; le feu est au centre, la verdure à la surface, une terre aride, froide & stérile, entre les deux.

C'est le destin des héros, de se ruiner à conquérir des Pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet insensé, qui se consumoit a acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

On peut définir le droit de conquête, un droit nécessaire, légitime & malheureux, qui laisse toujours à payer une dette immense, pour s'acquitter envers la nature humaine.

CHAPITRE XI.

Du Climat.

L'Empire du Climat est le premier de tous les Empires.

L'air froid augmente le ressort & la force des fibres. L'air chaud, au contraire, les relâche, & diminue leur ressort. On a donc plus de vigueur dans les climats froids. Cette force plus grande doit produire bien des effets; par exemple, plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire, plus de courage; plus de connoissance de sa supériorité, c'est-à-dire, moins de desirs de la vengeance; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire, plus de franchise, moins de soupçons, de politiques & de ruses.

Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourroit les distinguer, pour ainsi dire, par les dégrés de sensibilité. Dans les pays froids on aura peu de sensibilité pour les plaisirs; elle sera plus grande dans les pays tempérés; dans les pays chauds, elle sera extrême.

Dans les climats du Nord, à peine le physique de l'amour a-t-il la force de se rendre bien sensible; dans les climats tem-

pérés, l'amour accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même, & ne sont pas encore lui ; dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même ; il est la cause unique du bonheur, il est la vie.

Vous trouverez dans les climats du Nord, des peuples qui ont peu de vices, assez de vertu, beaucoup de sincérité & de franchise. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstans dans leurs manieres, dans leurs vices mêmes & dans leurs vertus : le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes.

Comme une bonne éducation est plus nécessaire aux enfans qu'à ceux dont l'esprit est dans sa maturité, de même les peuples des climats d'Orient ont plus besoin d'un Législateur sage, que les peuples du nôtre. Plus on est aisément & fortement frappé, plus il importe de l'être d'une maniere convenable, de ne recevoir pas des préjugés, & d'être conduit par la raison.

Pour vaincre la paresse du climat, il faudroit que les loix cherchassent à ôter tous les moyens de vivre sans travail ;

mais dans le Midi de l'Europe, elles font tout le contraire; elles donnent à ceux qui veulent être oisifs, des places propres à la vie spéculative, & y attachent des richesses immenses.

L'yvrognerie se trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur & de l'humidité du climat.

Les femmes sont nubiles dans les pays chauds, à huit, neuf & dix ans; ainsi l'enfance & le mariage y vont presque toujours ensemble: elles sont vieilles à vingt; la raison ne se trouve donc jamais chez elles avec la beauté. Quand la beauté demande l'empire, la raison le fait refuser; quand la raison pourroit l'obtenir, la beauté n'est plus. Les femmes doivent donc être dans la dépendance, & il est très simple que la polygamie s'introduise.

Dans les pays tempérés, où les agrémens des femmes se conservent mieux, la vieillesse de leurs maris suit en quelque façon la leur. Il a dû naturellement s'introduire une espèce d'égalité dans les deux sexes, & par conséquent, la loi d'une seule femme.

Ainsi la loi qui ne permet qu'une femme, est conforme au physique du climat de l'Europe, & non au physique du climat de l'Asie. C'est pour cela que le

Mahométisme a trouvé tant de facilité à s'établir en Asie, & tant de difficulté à s'étendre en Europe; que le Christianisme s'est maintenu en Europe, & a été détruit en Asie; & qu'enfin les Mahométans font tant de progrès à la Chine, & les Chrétiens si peu.

Ce n'est pas seulement la pluralité des femmes qui exige leur clôture dans certains lieux d'Orient, c'est le climat. Ceux qui liront les horreurs, les crimes, les perfidies, les noirceurs, les poisons, les assassinats, que la liberté des femmes fait faire à Goa & dans les établissemens des Portugais dans les Indes, où la Religion ne permet qu'une femme, & qui les compareront à l'innocence & à la pureté des mœurs des femmes de Turquie, de Perse, du Mogol, de la Chine & du Japon, verront bien qu'il est souvent aussi nécessaire de les séparer des hommes, lorsqu'on n'en a qu'une, que quand on en a plusieurs.

C'est le climat qui doit décider des choses. Que serviroit d'enfermer les femmes dans nos Pays du Nord, où leurs mœurs sont naturellement bonnes, où toutes leurs passions sont calmes, peu actives, peu rafinées; où l'amour a sur le cœur un empire si réglé, que la

moindre police suffit pour les conduire ?

Il est heureux de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique, où le sexe qui a le plus d'agrémens, semble parer la société, & où les femmes se réservant au plaisir d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.

La lâcheté des peuples des climats chauds les a presque toujours rendus esclaves, & le courage des peuples des climats froids les a maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle.

Les peuples du Nord de l'Europe l'ont conquise en hommes libres; les peuples du Nord de l'Asie l'ont conquise en esclaves, & n'ont vaincu que pour un maître.

C'est dans le Nord de l'Europe, que se forment ces Nations vaillantes, qui sortent de leur Pays, pour détruire les tyrans & les esclaves, & apprendre aux hommes que la nature les ayant faits égaux, la raison n'a pu les rendre dépendans que pour leur bonheur.

Les divertissemens des peuples varient beaucoup selon les climats. Comme les climats chauds produisent quantité de fruits délicats, les Barbares qui trouvent d'abord le nécessaire, emploient

plus de temps à se divertir. Les Indiens des Pays froids n'ont pas tant de loisir, il faut qu'ils pêchent & chassent continuellement ; il y a donc chez eux moins de danses, de musique & de festins.

Dans les climats chauds, les passions se font plutôt sentir, & elles sont aussi plutôt amorties.

Il y a de tels climats, où le physique a une telle force, que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle. Dans ces Pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux.

CHAPITRE XII.

De la Population.

COMMENT le monde eſt-il ſi peu peuplé, en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pû perdre cette prodigieuſe fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déjà dans ſa vieilleſſe, & tomberoit-elle de langueur ?

Parcourez la terre, & vous n'y trouverez que du délabrement : on croit la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine. Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, on trouve qu'il y a à peine ſur le terre la cinquantiéme partie des hommes qui y étoient du temps de Céſar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours, & ſi cela continue, dans dix ſiécles elle ne ſera qu'un déſert.

Voilà la plus terrible cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde ; mais à peine s'en eſt on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement, & dans le cours d'un grand nombre de ſiécles : ce qui marque un vice intérieur, un venin ſecret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

Le

Le monde n'eſt point incorruptible: les cieux mêmes ne le ſont pas: les Aſtronomes ſont des témoins oculaires de tous les changemens qui ſont les effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere. La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planettes, aux mêmes Loix des mouvemens: elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ſes principes: la mer & le continent ſemblent être dans une guerre continuelle; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons. Les hommes dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain: cent mille cauſes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire, & à plus forte raiſon augmenter ou diminuer leur nombre. Les Hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont tour-à-tour déſolé l'Univers.

Les principes de la Religion ont extrêmement influé ſur la propagation de l'eſpéce humaine; tantôt ils l'ont encouragée, comme chez les Juifs, les Mahométans, les Guêbres, les Chinois: tantôt ils l'ont choquée, comme chez les Chrétiens.

La continence religieuſe a anéanti plus d'hommes que les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit des familles éternelles où il ne naît perſonne,

& qui s'entretiennent aux dépens des autres. Ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Il ne faut pas s'étonner si l'on voit *parmi nous* tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens; le divorce est aboli, les mariages mal assortis ne se raccommodent plus. Si de deux personnes liées par le mariage, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel. On passe ensemble trente ans de froideur. Il se forme des séparations intestines, aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques. Chacun vit & reste de son côté, & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme dégoûté d'une femme éternelle, se livrera à un commerce honteux & contraire à la société, lequel sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

La continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler ; au contraire, par une fatalité, qu'on feroit mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous les jours.

L'effet ordinaire des colonies est d'affoiblir les Pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie. Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisement de ce qu'on en change.

Quand un Pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du climat. Ainsi, quant on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose. Les Princes ne doivent donc pas songer à peupler de grands Pays par des Colonies ; quand elles réussiroient, au lieu d'augmenter leur puissance, elles ne feroient que la partager.

Un esprit de vanité a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de

ses enfans, & en ce qu'il l'oblige pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs.

Les hommes sont comme les plantes qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées. Chez les Peuples misérables, l'espèce perd, & même quelquefois dégénere.

Les Pays de pâturages sont peu peuplés, parce que peu de gens y trouvent de l'occupation; les terres à bled occupent plus d'hommes, & les vignobles infiniment davantage.

Les peuples naissans se multiplient & croissent beaucoup.

L'espéce se multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

La douceur du Gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce. Toutes les Républiques en sont une preuve constante.

L'Europe auroit besoin aujourd'hui de Loix qui favorisassent la propagation de l'espèce humaine.

Ce sont les perpétuelles réünions de plusieurs petits Etats qui ont produit la diminution des Habitans. Autrefois chaque Village de France étoit une Capitale; il n'y en a aujourd'hui qu'une grande: chaque partie de l'Etat étoit un centre de

puissance ; aujourd'hui tout se rapporte à un centre, & ce centre est, pour ainsi dire, l'Etat même.

Lorsqu'un Etat se trouve dépeuplé par des accidens particuliers, des guerres, des pestes, des famines, il y a des ressources. Les hommes qui restent, peuvent conserver l'esprit de travail, & devenir plus industrieux par leur calamité même. Le mal presqu'incurable est, lorsque la dépopulation vient de longue main, par un vice intérieur & un mauvais Gouvernement. Les hommes y ont péri par une maladie insensible & habituelle : nés dans la langueur & dans la misere, dans la violence ou les préjugés du Gouvernement, ils se sont vu détruire, souvent sans sentir les causes de leur destruction.

Dans les Pays désolés par le Despotisme, ou par les avantages excessifs du Clergé sur les Laïques, les hommes dans leur désert sont sans courage & sans industrie. Avec des Terres pour nourrir un Peuple, on a à peine de quoi nourrir une famille.

Dans cette situation il faudroit distribuer des Terres à toutes les familles qui n'ont rien ; leur procurer les moyens de les défricher & de les cultiver.

CHAPITRE XIII.

Du Mariage.

LEs femelles des animaux ont à-peu-près une fécondité constante. Mais dans l'espéce humaine, la maniere de penser, le caractère, les passions, les fantaisies, les caprices, l'idée de conserver sa beauté, l'embarras de la grossesse, celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation de mille manieres.

L'obligation naturelle qu'a le pere de nourrir ses enfans, a fait établir le mariage, qui déclare celui qui doit remplir cette obligation.

Les conjonctions illicites contribuent peu à la propagation de l'espéce. Le pere qui a l'obligation naturelle de nourrir & d'élever les enfans, n'est point alors fixé: & la mere, à qui l'obligation reste, trouve mille obstacles, par la honte, les remords, la gêne de son sexe, la rigueur des Loix.

C'est aux peres à marier leurs enfans; leur prudence à cet égard sera toujours au-dessus de toute autre prudence. La nature donne aux peres un desir de procurer à leurs enfans des successeurs qu'ils

sentent à peine pour eux-mêmes. Dans les divers dégrés de progéniture ils se voient avancer insensiblement vers l'avenir.

Le consentement des peres est fondé sur leur puissance, c'est-à-dire, sur leur droit de propriété ; il est encore fondé sur leur amour, sur leur raison, & sur l'incertitude de celle de leurs enfans, que l'âge tient dans l'état d'ignorance, & les passions dans l'état d'yvresse.

Les filles, que l'on ne conduit que par le mariage au plaisir & à la liberté, qui ont un esprit qui n'ose penser, un cœur qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent voir, des oreilles qui n'osent entendre, condamnées sans relache à des bagatelles & à des préceptes, sont assez portées au mariage : ce sont les garçons, qu'il faut encourager.

Par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage.

Le mariage n'a que des peines pour ceux qui n'ont plus de sens pour les plaisirs de l'innocence.

Plus on diminue le nombre des mariages qui pourroient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits : moins il

y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages.

Le Mariage chez toutes les Nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions, & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet.

Le Mariage du fils avec la mere confond l'état des choses : le fils doit un respect sans bornes à sa mere, la femme doit un respect sans bornes à son mari ; le mariage d'une mere avec son fils renverseroit dans l'un & dans l'autre leur état naturel. La nature a avancé dans la femme le temps où elle peut avoir des enfans, elle l'a reculé dans l'homme ; si le mariage entre la mere & le fils étoit permis, il arriveroit presque toujours que, lorsque le mari seroit capable d'entrer dans les vues de la nature, la femme n'y seroit plus.

L'horreur pour l'inceste du frere avec la sœur, vient de ce que les peres & les meres ont voulu conserver les mœurs de leurs enfans & leurs maisons pures.

La prohibition du mariage entre cousins germains a la même origine. Dans les premiers temps, il ne falloit qu'une maison très-petite pour une grande famille. Les enfans des deux freres, ou

les cousins germains, étoient regardés & se regardoient entr'eux comme freres. L'éloignement qui étoit entre les freres & les sœurs pour le mariage, étoit donc aussi entre les cousins germains. Ces causes sont si fortes & si naturelles, qu'elles ont agi presque par toute la terre, indépendemment d'aucune communication.

CHAPITRE XIV.

Du Commerce.

LE Commerce a du rapport avec la constitution. Dans le Gouvernement d'un seul il est fondé sur le luxe, & dans le Gouvernement de plusieurs il est ordinairement fondé sur l'économie.

Dans la Monarchie, il faut que les Loix favorisent le Commerce, afin que les Sujets puissent, sans périr, satisfaire aux besoins toujours renaissans du Prince & de sa Cour.

Dans une République, pour maintenir l'esprit de Commerce, il faut que les Loix mettent chaque Citoyen pauvre dans une assez grande aisance pour travailler, & chaque Citoyen riche dans une telle médiocrité qu'il ait besoin de son travail, pour conserver, ou pour acquérir.

Un Commerce mene à l'autre, le petit au médiocre, le médiocre au grand. *Ainsi* les grandes entreprises *conviennent* aux Etats qui subsistent par le Commerce d'économie, parce qu'elles y sont toujours mêlées avec les affaires publiques.

Dans les Monarchies, les affaires publiques sont aussi suspectes aux Mar-

chands, qu'elles leur paroissent sûres dans les Etats libres. Les grandes entreprises de Commerce ne sont donc pas pour les Monarchies, mais pour les Etats Républicains.

Les Compagnies de Négocians qui s'associent pour un certain Commerce, ne conviennent pas au Gouvernement d'un seul. La nature de ces Compagnies est de donner aux richesses particulieres la force des richesses publiques. Mais dans ces Etats cette force ne peut se trouver que dans les mains du Prince.

Il est contre l'esprit du Commerce, que la Noblesse le fasse dans la Monarchie. Il est contre l'esprit de la Monarchie, que la Noblesse y fasse le Commerce.

S'il y avoit des Loix en France qui engageassent les Nobles à faire le Commerce, ce seroit le moyen d'y détruire la Noblesse, sans aucune utilité pour le Commerce. La pratique de ce Pays est très-sage, les Négocians n'y sont pas Nobles, mais ils peuvent le devenir; ils n'ont pas de moyen plus sûr de sortir de leur profession que de la bien faire, ou de la faire avec bonheur; chose qui est ordinairement attachée à la suffisance.

La vraie maxime est de n'exclure aucune Nation de son Commerce sans de

grandes raifons. C'eft la concurrence qui met un prix jufte aux marchandifes, & qui établit les vrais rapports entr'elles.

Un Etat ne doit jamais s'affujettir à ne vendre fes marchandifes qu'à une feule Nation, fous prétexte qu'elle les prendra toutes à un certain prix. Ces conventions ne font propres qu'à une Nation pauvre, qui veut bien perdre l'efpérance de s'enrichir, pourvû qu'elle ait une fubfiftance affurée.

Les richeffes confiftent en fonds de terre, ou en effets mobiliers. Les terres appartiennent à chaque Etat en particulier; mais les effets mobiliers, comme l'argent, les billets, les vaiffeaux, les marchandifes, appartiennent au monde entier; le Peuple qui poffède le plus de ces effets mobiliers de l'Univers, eft le plus riche. Il peut fe trouver un Etat fi malheureux, qu'il fera privé des effets des autres Pays, & même encore de prefque tous les fiens: les propriétaires des fonds de terre n'y feront que les colons des étrangers. Cet Etat manquera de tout, & ne pourra rien acquérir: il vaudroit bien mieux qu'il n'eût de Commerce avec aucune Nation du monde. C'eft le Commerce qui l'a conduit à la pauvreté.

Ce ne font donc point les Nations qui

n'ont besoin de rien, qui perdent à faire le commerce ; ce sont celles qui ont besoin de tout. Ce ne sont point les peuples qui se suffisent à eux-mêmes, mais ceux qui n'ont rien chez eux, qui trouvent de l'avantage à ne trafiquer avec personne.

Les Indes ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent, *par rapport au Commerce*; & dans tous les temps, ceux qui négocieront aux Indes, y porteront de l'argent, & n'en rapporteront pas.

La plûpart des peuples des côtes de l'Afrique sont sauvages ou barbares. Ils sont sans industrie, ils n'ont point d'arts; ils ont en abondance des métaux précieux. Tous les Peuples policés sont donc en état de négocier avec eux avec avantage ; ils peuvent leur faire estimer beaucoup de choses de nulle valeur, & en retirer un très-grand prix.

Là où il y a du Commerce, il y a des Douanes. Il faut que l'Etat soit neutre entre sa Douane & son Commerce, & qu'il fasse en sorte que ces deux choses ne se croisent point. Alors on y jouit de la liberté du Commerce.

Le Commerce tantôt détruit par les Conquérans, tantôt gêné par les Monarques, parcourt la terre, fuit d'où il est opprimé, se repose où on le laisse respirer. Il régne aujourd'hui où l'on ne

voyoit que des déserts, des mers & des rochers; là où il régnoit, il n'y a que des déserts.

L'histoire du Commerce est celle de la communication des Peuples. Leurs destructions diverses, & de certains flux & reflux de populations & de dévastations, en forment les plus grands événemens.

Le Commerce guérit des préjugés destructeurs. Par-tout où il y a des mœurs douces, il y a du Commerce; & par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces.

L'effet naturel du Commerce est de porter à la paix. Mais si l'esprit de Commerce unit les Nations, il n'unit pas de même les particuliers. Dans les Pays où l'on n'est affecté que de l'esprit de Commerce, on trafique de toutes les actions humaines & de toutes les vertus morales.

On peut dire que les Loix du Commerce perfectionnent les mœurs, par la même raison que ces mêmes Loix perdent les mœurs. Le Commerce corrompt les mœurs pures; il polit les mœurs barbares.

L'esprit de commerce produit dans les hommes un certain sentiment de justice exacte, opposé d'un côté au brigandage & de l'autre à ces vertus morales, qui

font qu'on ne diſcute pas toujours ſes intérêts avec rigidité.

Plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit : plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente. Ces deux choſes s'entr'aident & ſe favoriſent néceſſairement.

Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des Terres, il faut que le Commerce périſſe ; & lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des Terres manque, c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux manquent en même temps, parce qu'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Les Puiſſances établies par le Commerce peuvent ſubſiſter long-temps dans leur médiocrité, mais leur grandeur eſt de peu de durée.

CHAPITRE XV.

De l'Argent.

L'Argent, ce métal si utile au commerce, comme signe, est encore la base du plus grand commerce de l'Univers, comme marchandise.

L'or & l'argent sont une richesse de fiction ou de signe. Ces signes sont très-durables, & se détruisent peu, comme il convient à leur nature. Plus ils se multiplient, plus ils perdent de leur prix, parce qu'ils représentent moins de choses.

De même que l'argent est un signe d'une chose, & la représente; chaque chose est un signe de l'argent, & le représente. L'Etat est dans la prospérité, selon que d'un côté l'argent représente bien toutes choses, & que d'un autre toutes choses représentent bien l'argent.

Une grande quantité d'or & d'argent est favorable, lorsqu'on regarde ces métaux comme marchandise; elle ne l'est point, lorsqu'on les regarde comme signe.

L'argent comme métal, a une valeur, comme toutes les autres marchandises. L'argent, comme monnoie, a une valeur que le Prince peut fixer.

Lorsque les Nations policées sont les maîtresses du monde, l'or & l'argent augmentent tous les jours, soit qu'elles le tirent de chez elles, soit qu'elles l'aillent chercher là où il est. Il diminue au contraire, lorsque les Nations barbares prennent le dessus.

L'avarice garde l'or & l'argent, parce que, comme elle ne veut pas consommer, elle aime des signes qui ne se détruisent point. Elle aime mieux garder l'or que l'argent, parce qu'elle craint toujours de perdre, & qu'elle peut mieux cacher ce qui est en plus petit volume. L'or disparoît donc quand l'argent est commun, parce que chacun en a pour le cacher: il reparoît quand l'argent est rare, parce qu'on est obligé de le retirer de ses retraites.

Ainsi l'or est commun quand l'argent est rare, & l'or est rare quand l'argent est commun.

Dans un petit Etat où l'on éléveroit tout un peuple comme une famille, *on peut* bannir l'argent. Mais dans les grandes sociétés, le nombre, la variété, l'embarras, l'importance des affaires, la facilité des achats, la lenteur des échanges demandent une mesure commune. Pour porter par-tout sa puissance, ou la défendre par-tout, il faut

avoir ce à quoi les hommes ont attaché par-tout la puissance.

Lorsqu'un peuple trafique sur un très-grand nombre de marchandises, il faut nécessairement une monnoie, parce qu'un métal facile à transporter, épargne bien des frais que l'on seroit obligé de faire, si l'on procédoit toujours par échange.

La Monnoie est un signe qui représente la valeur de toutes les marchandises.

Rien ne doit être si exempte de variation que la monnoie, parce qu'elle est la mesure commune de tout.

Comme l'Argent est le signe des valeurs des marchandises, le papier est un signe de la valeur de l'Argent

L'Argent est le signe des valeurs. Celui qui a besoin de ce signe, doit le louer.

C'est une action très-bonne de prêter à un autre son argent sans intérêt, mais ce ne peut être qu'un conseil de Religion, & non une Loi Civile.

Celui-là paye moins, dit *Ulpien*, qui paye plus tard. Cela décide la question si l'intérêt est légitime, c'est-à-dire, si le créancier peut vendre le temps, & le débiteur l'acheter.

CHAPITRE XVI.

Du Luxe.

LE *Luxe* eſt toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes. Si dans un Etat les richeſſes ſont également partagées, il n'y aura point de luxe; car il n'eſt fondé que ſur les commodités qu'on ſe donne par le travail des autres.

Le luxe eſt encore en proportion avec la grandeur des Villes, & ſur-tout de la Capitale. Plus il y a d'hommes enſemble, plus ils ſont vains, & ſentent naître en eux l'envie de ſe diſtinguer par de petites choſes. S'ils ſont en ſi grand nombre, que la plûpart ſoient inconnus les uns aux autres, l'envie de ſe diſtinguer redouble, parce qu'il y a plus d'eſpérance de réuſſir. Le luxe donne cette eſpérance: chacun prend les marques de la condition qui précéde la ſienne. Mais à force de vouloir ſe diſtinguer, tout devient égal, & on ne ſe diſtingue plus; comme tout le monde veut ſe faire regarder, on ne remarque perſonne.

A meſure que le luxe s'établit dans une République, l'eſprit ſe tourne vers l'intérêt particulier. A des gens à qui il ne

faut rien que le néceſſaire, il ne reſte à deſirer que la gloire de la Patrie & la ſienne propre. Mais une ame corrompue par le luxe, a bien d'autres deſirs.

Comme par la conſtitution des Monarchies, les richeſſes y ſont inégalement partagées, il faut bien qu'il y ait du luxe. Si les riches n'y dépenſent pas beaucoup, les pauvres mourront de faim.

Ainſi pour que l'Etat Monarchique ſe ſoutienne, le luxe doit aller en croiſſant, du Laboureur à l'Artiſan, au Négociant, aux Nobles, aux Magiſtrats, aux grands Seigneurs, aux Princes; ſans quoi tout ſeroit perdu.

Les Républiques finiſſent par le luxe, les Monarchies par la pauvreté.

L'effet du commerce ſont les richeſſes, la ſuite des richeſſes le luxe, celle du luxe la perfection des Arts. Ce ſeroit une belle partie de l'hiſtoire du commerce, que l'hiſtoire du luxe.

Si on ne ſouffroit dans un Royaume que les Arts qui ſont abſolument néceſſaires à la culture des terres, & qu'on en bannît tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie; cet Etat ſeroit le plus miſérable qu'il y eût au monde.

Pour qu'un Prince ſoit puiſſant, il faut que ſes Sujets vivent dans les délices; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes

sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

En Angleterre, le sol produit beaucoup plus de grain qu'il ne faut pour nourrir ceux qui cultivent les terres, & ceux qui procurent les vêtemens. Il peut donc y avoir des Arts frivoles, & par conséquent du luxe. En France, il croît assez de bled pour la nourriture des Laboureurs, & de ceux qui sont employés aux Manufactures. De plus, le commerce avec les Etrangers peut rendre pour des choses frivoles tant de choses nécessaires, qu'on n'y doit guéres craindre le luxe.

A la Chine, au contraire, les femmes sont si fécondes, & l'espèce humaine s'y multiplie à un tel point que les terres, quelques cultivées qu'elles soient, suffisent à peine pour la nourriture des Habitans. Le luxe y est donc pernicieux; il faut qu'on s'attache aux Arts nécessaires, & qu'on fuie ceux de la volupté.

» Notre luxe est si grand, dit *un Auteur Chinois*, » que le Peuple orne de » broderies les souliers des jeunes garçons » & des filles qu'il est obligé de vendre. « Tant d'hommes étant occupés à faire des habits pour un seul, le moyen qu'il n'y ait bien des gens qui manquent d'habits?

CHAPITRE XVII.

Des Impôts.

LES revenus de l'Etat sont une portion que chaque Citoyen donne de son bien, pour avoir la sûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement. Pour bien fixer ces revenus, il faut avoir égard aux nécessités de l'Etat, & aux nécessités des Citoyens.

Lorsque dans un Etat tous les particuliers sont Citoyens, que chacun y possède par son domaine ce que le Prince y posséde par son empire, on peut mettre des impôts sur les personnes, sur les terres, ou sur les marchandises, sur deux de ces choses, ou sur les trois ensemble.

Les droits sur les marchandises sont ceux que les peuples sentent le moins.

Il y a dans les Etats modérés, un dédommagement pour la pesanteur des tributs, c'est la liberté. Il y a dans les Etats Despotiques un équivalent pour la liberté, c'est la modicité des tributs.

On peut augmenter les tributs dans la plûpart des Républiques, parce que le Citoyen qui croit payer à lui-même,

a la volonté de les payer. Dans la Monarchie on peut augmenter les tributs, parce que la modération du Gouvernement y peut procurer des richesses ; c'est comme la récompense du Prince, à cause du respect qu'il a pour les Loix.

Dans le Gouvernement Monarchique, les impôts sont le seul bien que le luxe peut procurer, & le seul bien qu'il puisse recevoir.

L'impôt par tête est plus naturel à la servitude ; l'impôt sur les marchandises est plus naturel à la liberté. Ce *dernier* impôt étant payé par l'acheteur, quoique le marchand l'avance, est un prêt que le marchand a déjà fait à l'acheteur.

La liberté a produit l'excès des tributs ; mais l'effet de ces tributs excessifs est de produire à leur tour la servitude, & l'effet de la servitude de produire la diminution des tributs.

Les Monarques de l'Asie ne font guères d'Edits, que pour exempter chaque année de tributs quelque Province de leur Empire. Les manifestations de leur volonté sont des bienfaits. Mais en Europe, les Edits affligent même avant qu'on ne les ait vus, parce que *nos Princes* y parlent toujours de leurs besoins, & jamais des nôtres.

Les besoins imaginaires de l'Etat sont

ce que demandent les passions & les foiblesses de ceux qui gouvernent, l'envie malade d'une vaine gloire, & une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. Ce n'est point à ce que le Peuple peut donner qu'il faut mesurer les revenus publics, mais à ce qu'il doit donner.

La maxime des grands Empires d'Orient, de remettre les tributs aux Provinces qui ont souffert, *a quelquefois lieu* dans les Etats Monarchiques; mais elle accable plus que si elle n'y étoit pas. Pour soulager un Village qui paye mal, on charge un autre qui paye mieux; on ne rétablit point le premier, on détruit le second. Le peuple est désespéré entre la nécessité de payer, de peur des exactions; & le danger de payer, de peur des surcharges.

Que quelques Citoyens ne payent pas assez, le mal n'est pas grand; leur aisance revient toujours au public. Que quelques particuliers payent trop, leur ruine se tourne contre le public.

Il n'y a point d'Etat où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure qu'on est moins en état de les porter.

Plus les sujets sont pauvres, dit on,

plus les familles sont nombreuses. Plus on est chargé d'impôts, plus on se met en état de les payer; deux sophismes qui perdront à jamais les Monarchies.

La Régie est l'administration d'un bon pere de famille qui leve lui-même avec économie & avec ordre ses revenus.

Par la Régie, le Prince épargne à l'Etat les profits immenses des Fermiers, qui l'appauvrissent; il épargne au peuple le spectacle des fortunes subites qui l'affligent. Par la Régie, l'argent levé passe par peu de mains; il va directement au Prince, & revient plus promptement au peuple.

L'histoire des Monarchies est pleine des maux faits par les Traitans. Tout est perdu, lorsque la profession lucrative des Traitans parvient encore par ses richesses à être une profession honorée; un dégoût saisit tous les autres états: l'honneur perd toute sa considération, les moyens lents & naturels de se distinguer ne touchent plus.

Il y a un lot pour chaque profession. Le lot de ceux qui levent les tributs, est les richesses; & les récompenses de ces richesses, sont les richesses mêmes. La gloire & l'honneur sont pour cette noblesse qui ne connoît, qui ne voit, qui ne sent de vrai bien que l'honneur

& la gloire. Le respect & la considération sont pour ces Ministres & ces Magistrats, qui ne trouvant que le travail après le travail, veillent nuit & jour pour le bonheur de l'Empire.

Il faut que les Loix mettent un ordre dans la maniere de lever les tributs, afin qu'elle ne soit plus pesante que les charges mêmes.

La pesanteur des charges produit d'abord le travail ; le travail, l'accablement, l'esprit de paresse.

La Finance détruit le commerce par ses injustices, par ces vexations, par l'excès de ce qu'elle impose, par les difficultés qu'elle fait naître, & les formalités qu'elle exige.

CHAPITRE XVIII.

De la Morale.

Les hommes frippons en détail, sont en gros de très-honnêtes gens; ils aiment la Morale.

La vertu n'est point une chose qui doive nous coûter. Il ne faut point la regarder comme un exercice pénible.

Il y a des gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent à leur devoir sans s'y plier, & s'y portent comme par instinct. Il semble que leurs belles qualités n'ont pas percé jusqu'à eux. Ce sont des gens qu'on aime, & non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être.

Quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la justice, c'est-à-dire, faire tous nos efforts pour ressembler à cet Etre dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux

choſes. Ce rapport eſt toujours le même; il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports. Souvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éléve ſa voix, mais elle a à peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

La juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines; & quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous, ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes; les trois quarts du temps ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes! Sans cela, nous ſerions dans une frayeur continuelle; nous paſſerions devant les hommes comme devant des lions, & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévére qu'il eſt, doit le ravir: il voit ſon être autant

au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit *lui-même* au dessus des tigres & des ours.

La justice pour autrui, est une charité pour nous.

L'injustice est une très-mauvaise ménagere, & ne tient pas tout ce qu'elle promet.

Pour être homme de bien, il faut avoir intention de l'être.

L'ame goûte tant de délices à dominer les autres ames; ceux-même qui aiment le bien, s'aiment si fort eux-mêmes, qu'il n'y a personne qui ne soit assez malheureux pour avoir encore à se défier de ses bonnes intentions; & en vérité nos actions tiennent à tant de choses, qu'il est mille fois plus aisé de faire le bien que de le bien faire.

Tout homme est capable de faire du bien à un autre homme; mais c'est ressembler aux Dieux que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

L'amour propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte quelquefois à sacrifier notre être pour l'amour de notre être; & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre par un instinct naturel & obs-

cur, qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres. C'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel. Mais comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur, mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

La nature de l'honneur est d'avoir pour censeur tout l'Univers. Tout homme qui y manque est sujet aux reproches de ceux-mêmes qui n'en ont point.

Tout homme qui a du pouvoir, est porté à en abuser. Il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites.

C'est toujours par un retour sur eux-mêmes, que les hommes agissent. Nul n'est mauvais gratuitement. Il faut qu'il y ait une raison qui détermine, & cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Pour juger de la violation des mœurs, il faut en avoir.

Un crime contre les mœurs, c'eſt la violation de la continence publique ou particuliere, c'eſt-à-dire, de la police ſur la maniere dont on doit jouïr des plaiſirs attachés à l'uſage des ſens & à l'union des corps. Ce crime eſt moins fondé ſur la méchanté, que ſur l'oubli ou le mépris de ſoi-même.

Le crime contre nature ne fera jamais dans une ſociété de grands progrès, ſi le Peuple ne s'y trouve porté d'ailleurs par quelque coutume, comme chez nous, où l'éducation domeſtique eſt hors d'uſage. Que l'on ne prépare point de crime, qu'on le proſcrive par une police exacte, & l'on verra ſoudain la nature ou défendre ſes droits, ou les reprendre. Douce, aimable, charmante, elle a répandu les plaiſirs d'une main libérale, & en nous comblant de délices, elle nous prépare à des ſatisfactions plus grandes que ces délices mêmes.

Que penſer d'un Pays où l'infidélité, le rapt, la perfidie & l'injuſtice conduiſent à la conſidération; où l'on eſtime, un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes?

Qui pourroit ſe taire contre ce Célibat qu'a formé le libertinage, où les

deux sexes se corrompant par les sentimens naturels mêmes, fuient une union qui doit les rendre meilleurs, pour vivre dans celles qui les rendent toujours pires?

L'incontinence publique est jointe avec le luxe; elle en est toujours suivie, elle le suit toujours.

Les hommes nés pour vivre ensemble, sont aussi nés pour se plaire; & celui qui n'observeroit pas les bienséances, se décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

La politesse naît de l'envie de se distinguer. Elle est naturalisé à la Cour. Elle flatte autant ceux qui sont polis, que ceux à l'égard de qui ils le sont.

La politesse flatte les vices des autres, & la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour.

S'affranchir des régles de la civilité, c'est chercher le moyen de mettre ses défauts à l'aise.

L'envie de plaire plus que les autres établit les parures, & l'envie de plaire plus que soi-même établit les modes.

La société nous apprend à sentir les ridicules; la retraite nous rend plus propres à sentir les vices.

Le monde est très-corrompu; mais il y a de certaines passions qui s'y trouvent

très-contraintes : il y en a de favorites, qui défendent aux autres de paroître. Considérez les gens du monde entr'eux, il n'y a rien de si timide ; c'est l'orgueil qui n'ose pas dire ses secrets, & qui, dans les égards qu'il a pour les autres, se quitte pour se reprendre.

Moins nous pouvons satisfaire nos passions particulieres, plus nous nous livrons aux générales. Plus une Loi retranche de nos penchans, plus elle donne de force à ceux qu'elle nous laisse.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens ; que peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

On voit de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes. Leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure. Ils ont tout fait, tout vu, tout pensé. Ils sont un modele universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais.

Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part ! Heureux celui qui a assez de vanité, pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres !

Quand *on voit* des hommes qui rempent sur un atome, (c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un petit point de l'Univers,) se proposer directement pour modeles de la Providence, on ne sçait comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

Nous ne sentons point notre petitesse; & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être comme nous, dégraderoit toute la nature; & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, *un homme qu'est-ce?* Tous les hommes ensemble, cent millions de terres comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil & délié que Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

La Providence est admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, & on n'en auroit plus senti tout le néant; mais quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

L'effet de l'argent est de grossir la

fortune des hommes au-delà des bornes que la nature y avoit mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs, & de suppléer à la nature qui nous avoit donné des moyens très-bornés d'irriter nos passions & de nous corrompre les uns les autres.

Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres. Nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens.

Le bon sens & le bonheur des particuliers consiste beaucoup dans la médiocrité de leurs talens & de leurs fortunes.

Les hommes extrêmement heureux & extrêmement malheureux sont également portés à la dureté, témoins les Moines & les Conquérans. Il n'y a que la médiocrité & le mélange de la bonne & de la mauvaise fortune, qui donnent de la douceur & de la pitié.

L'opulence est dans les mœurs, & non pas dans les richesses.

Pour connoître la frugalité, il faut en jouïr. Des gens qui n'ont devant les yeux que des hommes riches, ou des hommes misérables comme eux, détestent leur misere, sans aimer ou connoître ce qui fait le terme de la misere.

La Loi faite pour nous rendre justes,

ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Toutes les fois que l'on défend une chose naturellement permise ou nécessaire, on ne fait que rendre plus malhonnêtes gens ceux qui la font.

Quand un peuple a de bonnes mœurs, les Loix deviennent simples.

Les Loix extrêmes dans le bien font naître le mal extrême.

En fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien est toujours le mieux.

Il y a des mauvais exemples qui sont pires que les crimes; & plus d'Etats ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les Loix.

Quand le peuple a une fois de bonnes maximes, il s'y tient plus que ce qu'on appelle les honnêtes gens.

Il y a beaucoup à gagner, en fait de mœurs, à garder les coutumes anciennes. Comme les peuples corrompus font rarement de grandes choses, qu'ils n'ont guéres établi de sociétés, fondé de Villes, donné des Loix, & qu'au contraire ceux qui avoient des mœurs simples & austères, ont fait la plûpart des établissemens; rappeller les hommes au maximes anciennes, c'est ordinairement les ramener à la vertu.

Rien ne maintient plus les mœurs qu'-

une extrême ſubordination des jeunes gens envers les vieillards.

L'ambition s'irrite par le travail, la pauvreté ſe conſole par la pareſſe. La nature eſt juſte envers les hommes, elle les récompenſe de leurs peines, elle les rend laborieux, parce qu'à de plus grands travaux elle attache de plus grandes récompenſes.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal par la conſidération que l'on eſt né miſérable; il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

La jalouſie eſt une paſſion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. Il faut adorer en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe, comme on adore les décrets des Dieux, qui deviennent plus juſtes, lorſqu'on oſe s'en plaindre.

Il faut bien diſtinguer chez les peuples la jalouſie de paſſion d'avec la jalouſie de coutume, de mœurs, de loix. L'une eſt une fiévre ardente qui dévore; l'autre froide, mais quelquefois terrible, peut s'allier avec l'indifférence & le mépris.

L'une, qui eſt un abus de l'amour, tire ſa naiſſance de l'amour même ; l'autre tient uniquement aux mœurs, aux manieres de la Nation, aux loix du pays.

Les hommes ſont bien malheureux ; ils flottent ſans ceſſe entre de fauſſes eſpérances & des craintes ridicules ; & au lieu de s'appuyer ſur la raiſon, ils ſe font des monſtres qui les intimident, ou des fantômes qui les ſéduiſent.

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger ou nous rejouir. Nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

C'eſt peut-être un bonheur que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui.

Les Hiſtoires qu'on nous raconte d'un Antoine & d'un Pacôme, ſont du moins une allégorie bien naturelle, qui peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous un état tranquille, les tentations nous ſuivent toujours ; nos paſſions figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices,

c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Les gens qu'on dit être de bonne compagnie, ne sont souvent que ceux dont le vice est plus rafiné; & peut-être qu'il en est comme des poisons, dont les plus subtils sont les plus dangereux.

Nous voyons avec plaisir sur notre théâtre un jeune Héros montrer autant d'horreur pour découvrir le crime de sa belle-mere, qu'il en avoit pour le crime même. Il ose à peine dans sa surprise, accusé, jugé, condamné, proscrit & couvert d'infamie, faire quelques réflexions sur le sang abominable dont Phédre est sortie. Il abandonne ce qu'il a de plus cher & l'objet le plus tendre, tout ce qui parle à son cœur, tout ce qui peut l'indigner, pour aller se livrer à la vengeange des Dieux qu'il n'a point méritée. Ce sont les accens de la nature, qui causent ce plaisir; c'est la plus douce de toutes les voix.

Heureux celui qui peut se rendre à lui-même ce témoignage : Je n'ai jamais vu couler les larmes de personne sans en être attendri; je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes, & les Grands mêmes pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élévés, je les aime, si-tôt qu'ils tombent! En effet, qu'-

ont-ils à faire dans la proſpérité, d'une inutile tendreſſe? Elle les approche trop de l'égalité; ils aiment bien mieux du reſpect qui ne demande point de retour: mais ſi-tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puiſſent leur en rappeller l'idée. Il y a quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince qui, près de tomber entre les mains de ſes ennemis, voyant ſes courtiſans autour de lui qui pleuroient: » Je ſens (leur dit-il) » à vos larmes, que je ſuis toujours votre » Roi.

CHAPITRE XIX.

TABLEAUX.

Les Romains.

ROME n'étoit pas proprement une Monarchie, ou une République, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, les Romains se rendirent plus qu'hommes. Jamais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardiesse.

Les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs. Ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites; par-là ils consternoient les vainqueurs, & s'imposoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre. Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance & la valeur leur devinrent des vertus nécessaires, & elles ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de

plus cher parmi les hommes.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la Bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes ; le Sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'Armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

Après la Bataille de Cannes, le Peuple Romain effrayé voulut se retirer en Sicile. Scipion lui fit jurer qu'il resteroit à Rome. La crainte de violer le serment surmonta toute autre crainte. Rome étoit un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête, la Religion & les mœurs.

Quand Jugurtha eut enfermé une Armée Romaine, & qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées ; & lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains, prêts à mourir de faim, à demander la paix, cette paix qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, & l'on éluda la foi publique, en envoyant aux ennemis le Consul qui avoit signée.

Ce ne fut que la victoire qui décida s'il falloit dire, *la foi Punique* ou *la foi Romaine*.

Rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les Rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du dégré de leur puissance, mais leur personne propre étoit attaquée : risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des Rois qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osoient jetter des regards fixes sur le Peuple Romain, & perdant le courage, attendoient de leur patience & de leurs bassesses quelque délai aux miseres dont ils étoient menacés.

Il sembloit que les Romains ne conquissent que pour donner ; mais ils restoient si bien les maîtres, que lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque Prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'Univers.

Ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Le Gouvernement de Rome fut admirable, en ce que depuis sa naissance, sa constitution se trouve telle, soit par l'esprit du Peuple, la force du Sénat,

ou l'autorité de certains Magiſtrats, que tout abus du pouvoir y pût toujours être corrigé.

Les Romains accoutumés à ſe jouer de la nature humaine dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves, ne pouvoient guéres connoître cette vertu que nous appellons humanité.

L'eſprit de liberté qui régnoit à Rome, étoit un amour dominant pour la Patrie, qui ſortant des régles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui ſeul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere. La vertu ſembloit s'oublier pour ſe ſurpaſſer elle-même, & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faiſoit admirer comme divine.

Rome, dont la paſſion étoit de commander, dont l'ambition étoit de tout ſoumettre, avoit continuellement de grandes affaires. Ses ennemis conjuroient contre elle, ou elle conjuroit contre ſes ennemis.

Les Romains en détruiſant tous les Peuples, ſe détruiſoient eux-mêmes. Sans ceſſe dans l'action, l'effort & la violence, ils s'uſoient comme une arme dont on ſe ſert toujours.

Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives;

chaque Nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les Nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

Rome avoit si bien anéantie tous les Peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

La permission indéfinie de tester, accordée chez les Romains, ruina peu-à-peu la disposition politique sur le partage des terres. Elle introduisit plus que toute autre chose la funeste différence entre les richesses & la pauvreté. Plusieurs partages furent assemblés sur une même tête; des Citoyens eurent trop, une infinité d'autres n'eurent rien.

La secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux; aussi avoient-ils été plutôt corrompus.

La corruption des mœurs chez les Romains détruisit la Censure, établit elle-même pour détruire la corruption des mœurs. Mais lorsque cette corruption devient générale, la censure n'a plus de force.

A Rome les Chevaliers étoient les

Traitans de la République. Ils étoient avides, il semoient les malheurs dans les malheurs, & faisoient naître les besoins publics des besoins publics. Bien loin de donner à de telles gens la puissance de juger, il auroit fallu qu'ils eussent été sans cesse sous les yeux des Juges. Lorsque les jugemens furent transportés aux Traitans, il n'y eut plus de Vertu, plus de Police, plus de Loix, plus de Magistrature, plus de Magistrats. Une profession qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain, une profession qui demandoit toujours & à qui on ne demandoit rien, une profession sourde & inexorable qui appauvrissoit les richesses & la misere même, ne devoit point avoir les jugemens.

Comme on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment, & couvrir les campagnes qu'elle conservoit ; ainsi la puissance souveraine sous Auguste agit insensiblement, & renversa sous Tibere avec violence.

Depuis Dioclétien, la vie des Empereurs commença à être plus assurée. Ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne verserent plus le sang avec tant de férocité. Mais comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque

part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde. Ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la Cour fut gouvernée, & gouverna avec plus d'artifice, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence; enfin au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & que des crimes réfléchis. On ne dit rien, on inſinua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées, & les Miniſtres & les officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'Etat, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire.

C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Qu'on voie dans l'hiſtoire de Rome tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage ; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix

monstres ? Quoi ! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres Arrêts ? On n'éléve donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée ? Les hommes ne rravaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contr'eux-mêmes en de plus heureuses mains ?

Les Réglemens que firent les Romains pour augmenter le nombre de leurs citoyens, eurent leur effet, pendant que leur République dans la force de son institution, n'eut à réparer que les pertes qu'elle faisoit, par son courage, par son audace, par sa fermeté, par son amour pour la gloire & pour la vertu même. Mais bientôt les loix les plus sages ne purent établir ce qu'une République mourante, ce qu'une Anarchie générale, ce qu'un Gouvernement Militaire, ce qu'un Empire dur, ce qu'un Despotisme superbe, ce qu'une Monarchie foible, ce qu'une Cour stupide, idiote & superstitieuse avoient successivement abbatu. On eût dit qu'ils n'avoient conquis le monde que pour l'affoiblir, & le livrer sans défense aux barbares. Les Nations, Gothes, Géti-

gues

ques, Sarasines & Tartares l'accablerent tour-à-tour. Bientôt les peuples barbares n'eurent à détruire que des peuples barbares. Ainsi dans le temps des fables, après les inondations & les déluges, il sortit de la terre des hommes armés qui s'exterminerent.

Les Étoliens.

Les Étoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leurs paroles & de leurs sermens, enfin faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur la mer.

Les Béotiens.

Les Béotiens étoient les plus épais de tous les Grecs, mais les plus sages; vivoient ordinairement en paix: uniquement conduits par le sentiment du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit, pour que les Orateurs les agitassent, & pussent leur déguiser leurs véritables intérêts.

Les Macédoniens.

La Macédoine étoit presque entourée

de montagnes inaccessibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'Empire des Turcs.

Les Huns.

Chez les Huns, les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & les peres versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient imiter leurs enfans.

Les Gaulois.

L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les Gaulois que dans les Romains ; mais les armes étoient différentes. Ces peuples que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux & dans presque tous les temps, se laisserent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Les Germains.

Les Germains ne connoissoient que deux crimes capitaux. Ils pendoient les traîtres, & noyoient les poltrons. C'étoient chez eux les seuls crimes qui fussent publics. Il semble que du temps de Tacite, ils étoient encore dans l'état de nature.

Il y eut encore deux autres crimes chez les Germains. L'un étoit de ne vouloir point faire ou de ne vouloir point recevoir la satisfaction que la loi avoit prescrite à l'offenseur; l'autre étoit de se venger, après avoir reçu la satisfaction.

Chez ces Nations violentes, rendre la justice n'étoit autre chose qu'accorder à celui qui avoit fait une offense, sa protection contre la vengeance de celui qui l'avoit reçue, & obliger ce dernier à recevoir la satisfaction qui lui étoit dûe; de sorte que chez les Germains, à la différence de tous les autres peuples, la justice se rendoit pour protéger le criminel, contre celui qu'il avoit offensé.

Les Germains n'admettoient guéres que des peines pécuniaires. Ces hommes guer-

riers & libres estimoient que leur sang ne devoit être versé que les armes à la main.

Les Indiens.

Les Indiens sont naturellement sans courage. Cependant les hommes se soumettent à des maux incroyables ; les femmes se brûlent elles-mêmes : voilà bien de la force pour tant de foiblesse. La nature qui a donné à ces peuples une foiblesse qui les rend timides, leur a donné aussi une imagination si vive, que tout les frappe à l'excès. C'est la même insensibilité qui leur fait fuir tous les périls, & les leur fait tous braver.

Le Peuple des Indes est doux, tendre, compatissant. Aussi ses Législateurs ont-ils une grande confiance en lui. Ils ont établi peu de peines, & elles sont peu sévéres. Ils semble qu'ils ont pensé que chaque citoyen devoit se reposer sur le bon naturel de tous les autres. Les Indiens donnent aisément la liberté à leurs esclaves ; ils les marient, ils les traitent comme leurs enfans. Heureux climat qui fait naître la candeur des mœurs, & produit la douceur des Loix !

Les Japonois.

Le peuple Japonois a un caractere si atroce, que ses Législateurs ne lui ont mis devant les yeux que des Juges, des menaces & des châtimens.

Au Japon, on punit de mort les mensonges qui se font devant les Magistrats; chose contraire à la défense naturelle. Un homme qui hazarde de l'argent au jeu, y est puni de mort. Ce peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, qui brave tous les périls & tous les malheurs, semble, à la premiere vûe, absoudre ses Législateurs de l'atrocité de leurs Loix. Mais des gens qui naturellement méprisent la mort, & qui s'ouvrent le ventre pour la moindre fantaisie, sont-ils corrigés ou arrêtés par la vue continuelle des supplices, & ne s'y familiarisent-ils pas?

Les Tartares.

De toutes les Nations du monde, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'Univers; tous les autres semblent être faits pour le servir,

il est également le fondateur & le destructeur des Empires. Dans tous les temps il a donné sûr la terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges il a été le fléau des Nations. Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ? Il n'a manqué à cette victorieuse Nation que des Historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles. *Mais* uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les temps, elle ne songeoit point à se signaler dans l'avenir, par la mémoire de ses conquêtes passées.

Les François.

On trouve dans cette Nation une humeur sociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées. Elle est vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrette. Avec cela elle a du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur. Dans les Pays étrangers, elle n'est touchée que de ce qu'elle a quitté. En partant de chez elle, elle regarde la gloire comme le souverain bien, & dans les Pays éloignés comme un obstacle à son retour. Elle indispose par ses bonnes

qualités mêmes, parce qu'elle paroît y joindre du mépris; elle peut supporter les blessures, les périls & les fatigues, & non pas la perte de ses plaisirs.

La Grece.

Quelles causes de prospérité pour la Grece, que des jeux qu'elle donnoit, pour ainsi dire, à l'Univers; des Temples où tous les Rois envoyoient des offrandes: des Fêtes où l'on s'assembloit de toutes parts; des Oracles qui faisoient l'attention de toute la curiosité humaine; enfin le goût & les Arts portés à un point, que de croire les surpasser, sera toujours ne pas les connoître?

Athénes.

Athénes eut dans son sein les mêmes forces, pendant qu'elle domina avec tant de gloire, & pendant qu'elle servit avec tant de honte. Elle avoit vingt mille citoyens, lorsqu'elle défendit les Grecs contre les Perses, qu'elle disputa l'Empire à Lacédémone, & qu'elle attaqua la Sicile. Elle en avoit vingt mille, lorsque *Démétrius de Phalere* les dénombra, comme dans un marché l'on compte les esclaves. Cette Ville, qui

avoit résisté à tant de défaites, qu'on avoit vu renaître après ses destructions, fut vaincue à *Chéronée*, & le fut pour toujours. Qu'importe que Philippe renvoie des prisonniers ? Il ne renvoie pas les hommes. Il étoit toujours aussi aisé de triompher des forces d'Athénes, qu'il auroit été difficile de triompher de sa vertu.

Athénes remplie des projets de gloire; Athénes qui augmentoit la jalousie, au lieu d'augmenter l'influence; plus attentive à étendre son Empire maritime qu'à en jouïr, ne fit point ce grand commerce que lui promettoient le travail de ses mines, la multitude de ses esclaves, le nombre de ses gens de mer, son autorité sur les Villes Grecques, & plus que tout cela, les belles institutions de Solon.

Sparte.

Lycurgue mêlant le larcin avec l'esprit de justice, le plus dur esclavage avec l'extrême liberté, les sentimens les plus atroces avec la plus grande modération, donna de la stabilité à sa Ville. Il sembla lui ôter toutes les ressources, les Arts, le Commerce, l'Argent, ses Murailles. On y a de l'ambition sans espérance d'être mieux; on y a les sentimens naturels, &

où n'y est ni enfant, ni mari, ni pere; la pudeur même est ôtée à la chasteté. C'est par ces chemins, que Sparte est menée à la grandeur & à la gloire.

Corinthe.

Corinthe sépara deux mers, ouvrit & ferma le Péloponnèse, & ouvrit & ferma la Grece. Elle fut une Ville de la plus grande importance, dans un temps où la Gréce étoit un monde & les Villes Grecques des Nations. Elle fit un grand Commerce: dans aucune Ville on ne porta si loin les ouvrages de l'Art. La Religion acheva de corrompre ce que son opulence lui avoit laissé de mœurs. Elle érigea un Temple à Vénus, où plus de mille courtisanes furent consacrées. C'est de ce Séminaire que sortirent la plûpart de ces beautés célébres, dont *Athénée* a osé écrire l'histoire.

Syracuse.

Syracuse toujours dans la licence ou dans l'oppression, également travaillée par sa liberté & par sa servitude, recevant toujours l'une & l'autre comme une tempête, avoit dans son sein un Peuple immense qui n'eut jamais que cette cruelle

alternative de se donner un tyran, ou de l'être lui-même.

Marseille.

Marseille, retraite nécessaire au milieu d'une mer orageuse, Marseille, où tous les vents, les bancs de la mer, la disposition des Côtes ordonnent de toucher, fut fréquentée par les gens de mer. La stérilité de son territoire détermina ses Citoyens au commerce d'économie. Il fallut qu'ils fussent laborieux, pour suppléer à la nature qui se refusoit; qu'ils fussent justes, pour vivre parmi les Nations barbares qui devoient faire leur prospérité; qu'ils fussent modérés, pour que leur Gouvernement fût toujours tranquille; enfin, qu'ils eussent des mœurs frugales, pour qu'ils pussent toujours vivre d'un Commerce qu'ils conserveroient plus sûrement, lorsqu'il seroit moins avantageux.

L'Europe moderne.

La Boussole ouvrit, pour ainsi dire, l'Univers. On trouva l'Asie & l'Afrique dont on ne connoissoit que quelques bords, & l'Amérique dont on ne connoissoit rien du tout. L'effet de la décou-

verte de l'Amérique, fut de lier à l'Europe l'Asie & l'Afrique. L'Europe fait le commerce & la navigation des trois autres parties du monde, comme la France, l'Angleterre & la Hollande font à-peu-près la navigation & le commerce de l'Europe.

L'Europe est parvenue à un si haut dégré de puissance, que l'Histoire n'a rien à comparer là-dessus, si l'on considere l'immensité des dépenses, la grandeur des engagemens, le nombre des troupes, & la continuité de leur entretien.

L'Italie & une grande partie de l'Allemagne sont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté.

L'Allemagne est la seule Puissance sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule qui se fortifie à mesure de ses pertes, & qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Les Historiens d'Italie nous représentent une Nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses Princes divisés & foibles, & sans autre attribut de souveraineté, qu'une vaine politique.

La Sicile, où il y avoit autrefois de

puissans Royaumes & des Peuples nombreux, n'a plus rien de considérable que ses volcans.

Venise n'a de ressources qu'en son économie; Gênes n'est superbe que par ses bâtimens.

La Suisse est l'image de la liberté.

La Pologne use si mal de sa liberté, & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les Peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

L'histoire nous représente la Nation Espagnole sortant de quelques montagnes; les Princes Mahométans subjugués aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis; tant de Royaumes réunis dans une vaste Monarchie, qui devint presque la seule, jusqu'à ce qu'accablée de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa premiere puissance.

On voit dans l'Histoire de France d'abord la puissance des Rois se former; mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siécles; mais prennant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période: semblable à ces fleuves qui dans leur course perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre; puis reparoissant de

nouveau, grossis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

On voit dans l'histoire d'Angleterre la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition, le Prince toujours chancelant sur un thrône inébranlable, une Nation impatiente, sage dans sa fureur, & qui maîtresse de la mer, mêle le Commerce avec l'Empire.

La République de Hollande, cette autre Reine de la mer, est respectée en Europe, & formidable en Asie, où ses Négocians voyent tant de Rois prosternés devant eux.

CHAPITRE XX.

CARACTERES.

Pyrrhus.

LA grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles. Ce Prince, maître d'un petit Etat dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Annibal.

Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Mithridate.

De tous les Rois que les Romains attaquerent, Mithridate seul se défendit avec courage, & les mit en péril. Il fit d'abord sentir à toute la terre qu'il

étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours. Ce Prince après avoir battu les Généraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Gréce, vaincu à son tour par Sylla, chassé par Lucullus, se refugia dans ses propres Etats. Accablé par Pompée, il fuit de ses Etats, & marchant de péril en péril, il forma le dessein de porter la guerre en Italie : mais trahi par Pharnace & par une Armée effrayée de la grandeur de ses entreprises, il mourut en Roi.

César.

On parle beaucoup de la fortune de César, mais cet homme extraordinaire avoit tant de rares qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque Armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Auguste & Sylla.

Sylla, homme emporté, menne violemment les Romains à la liberté ; Auguste, rusé tyran, les conduit douce-

ment à la servitude. Pendant que sous Sylla la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie; & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

Trajan.

Nerva adopta Trajan, Prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son régne; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le Peuple Romain. Grand homme d'Etat, grand Capitaine; ayant un cœur bon qui le portoit au bien; un esprit éclairé qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle, avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & à représenter la divine.

Attila.

Attila étoit un des plus grands Monarques dont l'histoire ait jamais parlé; craint de ses sujets, il ne paroît pas qu'il en fût haï; prodigieusement fier, & cependant rusé; ardent dans sa colere, mais sçachant pardonner ou dif-

férer la punition, suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; maître de toutes les Nations barbares, & en quelque façon, de presque toutes celles qui étoient policées, il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des Huns.

Charlemagne.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'Etat, qu'ils furent contrebalancés, & qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'Empire se maintint par la grandeur du chef ; le Prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Il fit d'admirables Réglemens ; il fit plus, il les fit exécuter. On voit dans les Loix de ce Prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, & une certaine force qui entraîne tout : les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus ; il sçavoit punir, il sçavoit encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut dégré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, & les difficiles avec prompti-

tude. Il parcouroit ſans ceſſe ſon vaſte Empire, portant la main par-tout où il alloit tomber. Les affaires renaiſſoient de toute parts, il les finiſſoit de toutes parts. Jamais Prince ne ſçut mieux braver les dangers, jamais Prince ne ſçut mieux les éviter. Il ſe joua de tous les périls, & particulierement de ceux qu'éprouvent preſque toujours les grands Conquérans, c'eſt-à-dire, des conſpirations. Ce Prince prodigieux étoit extrêmement modéré ; ſon caractere étoit doux, ſes manieres ſimples ; il aimoit à vivre avec les gens de ſa Cour. Il fut peut-être trop ſenſible au plaiſir des femmes ; mais un Prince qui gouverna toujours par lui-même, & qui paſſa ſa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuſes. *On ne dira* plus qu'un mot ; il ordonnoit qu'on vendît les œufs des baſſes cours de ſes Domaines, & les herbes inutiles de ſes jardins ; & il avoit diſtribué à ſes Peuples toutes les richeſſes des Lombards, & les immenſes tréſors de ces *Huns* qui avoient dépouillé l'Univers.

Louis le Débonnaire.

Un Prince, jouet de ſes paſſions & dupe de ſes vertus mêmes ; un Prince qui ne connut jamais ſa force ni ſa foi-

blesse ; qui ne sçut se concilier ni la crainte ni l'amour ; qui avec peu de vices dans le cœur, avoit toutes sortes de défauts dans l'esprit, prit en main les rênes de l'Empire que Charlemagne avoit tenuës. Louis le Débonnaire mêlant toutes les complaisances d'un vieux mari avec toutes les foiblesses d'un vieux Roi, mit un désordre dans sa famille, qui entraîna la chute de la Monarchie. Que pouvoit faire un Prince superstitieux attaqué par la superstition même ?

Alexandre.

Alexandre fit une grande conquête. Les mesures qu'il prit furent justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs ; il ne laissa rien derriere lui contre lui. Il attaqua les Provinces maritimes, & fit suivre à son Armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; & s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit tout aussi pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire, dans un temps où un échec pouvoit le renverser, il mit peu de chose au hazard : quand la fortune le mit au-dessus des événemens,

la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace; c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna Tyr & l'Egypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui vouloient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, & les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux Nations, & à faire perdre les distions du peuple conquérant & du peuple vaincu. Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avoient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes, & tous les monumens de la gloire & de la vanité des peuples. Il sembloit qu'il n'eût conquis que pour être le Monarque particulier de chaque Nation, & le premier citoyen de chaque Ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermoit pour les dépenses privées; elle s'ouvroit pour les dépenses publiques. Falloit-il régler sa mai-

ſon ? C'étoit un Macédonien. Falloit-il payer les dettes des ſoldats, faire part de ſa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de ſon Armée ? Il étoit Alexandre.

Alexandre mourut, & toutes les Nations furent ſans maître. *Mais* qu'eſt-ce que ce Conquérant, qui eſt plaint de tous les peuples qu'il a ſoumis ? Qu'eſt-ce que cet uſurpateur, ſur la mort duquel la famille qu'il a renverſée du thrône, verſe des larmes ?

Charles XII.

Il n'étoit point Alexandre, mais il auroit été le meilleur ſoldat d'Alexandre. La nature ni la fortune ne furent jamais ſi fort contre lui-même. Ce Prince qui ne fit uſage que de ſes ſeules forces, détermina ſa chute, en formant des deſſeins qui ne pouvoient être exécutés que par une longue guerre ; ce que ſon Royaume ne pouvoit ſoutenir. Ce n'étoit pas un Etat qui fût dans la décadence, qu'il entreprit de renverſer, mais un Empire naiſſant. Les Moſcovites ſe ſervirent de la guerre qu'il leur faiſoit, comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchoient de la victoire. Ce ne fut point *Pultova* qui

perdit Charles: s'il n'avoit pas été détruit dans ce lieu, il l'auroit été dans un autre.

Caton & Cicéron.

Cicéron avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier. Il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire. Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sauver la République pour elle-même; celui-là pour s'en vanter. Quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; là où Caton espéroit, Cicéron se confioit. Le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Richelieu.

Richelieu tira du chaos les régles de la Monarchie, apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foiblesse; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles; brisa tour-à-tour toutes les Puissances.

CHAPITRE XXI.

PORTRAITS.

ZELOTÉE sous un habit lugubre, montre un air gai, un teint fleuri. Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle : sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle des femmes. Il en sçait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes ; elles sçavent aussi bien qu'il a le sien. Il foudroye en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. C'est un homme nécessaire, il fait la douceur de la vie retirée : petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux que personne : c'est un homme excellent.

Métromane fait des grimaces, il a un langage différent des autres, il n'a pas d'esprit pour parler, mais il parle pour avoir de l'esprit : c'est le grotesque du genre humain.

Le vieux *Typhon* se rend mémorable à tous ses auditeurs, par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége

où il n'ait pas monté à la tranchée. Il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Monarchie; & à la différence de ces Philosophes, qui disent qu'on ne jouit que du présent & que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites: il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux.

Florimond a des cheveux, peu d'esprit, & beaucoup d'impertinence. Il parle plus haut que les autres, & se sçait bon gré d'être au monde. C'est un homme à bonnes fortunes. Il n'a d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere; il aime, dit-il, à alarmer une femme qui croit le tenir. Il fait plus de bruit que le Guerrier le plus valeureux; il est plus considéré qu'un grave Magistrat.

Cléon est un des hommes de France qui représente le mieux. Que cela veut-il dire? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'est pas cela..... Ah! j'entends; il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. C'est un petit homme

ſi fier, il prend du tabac avec tant de hauteur, il ſe mouche ſi impitoyablement, il crache avec tant de flegme, il careſſe ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes... *On ne peut ſe laſſer de l'admirer.*

Il auroit fallu, *dit un Perſan qui avoit vu Cléon*, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance ; ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux, & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux, nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins. Mais lorſqu'il falloit ſoutenir la Majeſté du Prince dans les cérémonies publiques, lorſqu'il falloit faire reſpecter la Nation aux étrangers, lorſqu'enfin dans les occaſions périlleuſes il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendu ; nous ramenions la fierté ſur

notre visage, & l'on trouvoit que nous représentions assez bien.

Servilius est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance. Il est bien impertinent, mais il excelle par son Cuisinier; aussi n'en est-il pas ingrat, car il le louë tout le jour.

Damis achete des Beautés pour les aimer; mais il ne les aime pas, parce qu'il les achete. Ses trésors ne servent qu'à le dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Polygonte est d'une rêverie profonde: il est occupé d'une courbe qui le tourmente depuis plus de huit jours. *Enfin il se réveille, il entre dans une maison, il s'assied.* Son esprit régulier toise tout ce qui se dit dans la conversation. Il ressemble à celui qui dans son Jardin coupoit avec son épée, la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il est offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiere trop vive: rien pour lui n'est indifférent, pourvû qu'il soit vrai. Un Nouvelliste *parle du siége d'une Place*, & *Polygonte* donne soudain les propriétés de la ligne que les bombes doivent décrire en l'air. Un homme se plaint d'avoir été ruiné l'Hyver *dernier* par une inonda-

tion : ce que vous me dites-là m'eſt fort agréable, dit alors le Géomêtre ; je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite, & qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau plus que l'année paſſée. Un moment après il ſort ; comme il marche aſſez vîte, & qu'il néglige de regarder devant lui, il eſt rencontré directement par un autre homme ; ils ſe choquent rudement, & de ce coup ils rejailliſſent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur vîteſſe & de leurs maſſes.

Il y a une certaine Nation qu'on appelle les *Nouvelliſtes*. Leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'Etat, cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts. La baſe de leur converſation eſt une curioſité frivole & ridicule. Il n'y a point de cabinets ſi myſtérieux qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe. A peine ont-ils épuiſé le préſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir ; & marchant au-devant de la Providence, la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un Général par la main, & après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en prépa-

rent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les Armées comme les grües, & tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivieres, des routes sécrettes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlans: il ne leur manque que le bon sens.

Camille est belle, mais elle a des graces plus touchantes que la beauté même. Elle a une phisionomie qui va se peindre dans tous les cœurs. Les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces de *Camille*. Les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore. Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeste; des yeux vifs, & tout prêts à être tendres; des traits faits exprès l'un pour l'autre; des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs. *Camille* ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes. Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces. Plus on a d'esprit, plus on en trouve à *Camille*. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il

ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la ſimplicité.

Il y a une Ville où l'on ne met point de différence entre les voluptés & les beſoins. Les Citoyens ne s'y ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magiſtrats qui les ont gouvernés. Là les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils employent tant de temps à ſe corriger à leurs miroirs, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la Ville. Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſpérances de chaque jour; on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement jouir. Les faveurs n'y ont que leur réalité propre; & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere, y ſont

inconnues. Les habitans passent leur vie dans une joie purement extérieure; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût. Leur ame incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines. La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à chaque instant. Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans être fatigués; ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs. Ce sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, le *François* est plus homme qu'un autre: c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société. Mais il y a parmi eux des gens qui non-seulement sont sociables, mais eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins, & peuplent en un instant les quatre quartiers d'une Ville. Cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille Citoyens. Ils sont

toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent. On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leurs noms estropiés de mille manieres en caractères Suisses.

Les *François* ne parlent presque jamais de leurs femmes: c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console; ce sont les maris jaloux: il y en a que tout le monde hait; ce sont les maris jaloux: il y en a que tous les hommes méprisent; ce sont encore les maris jaloux.

Chez eux, un mari qui voudroit seul posseder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique. Un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre, qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent; qui s'appro-

prie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement.

La tranquillité des maris *François* n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt, au contraire, ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont.

Le titre de mari d'une jolie femme ſe porte ſans inquiétude. On ſe ſent en état de faire diverſion par-tout. Un Prince ſe conſole de la perte d'une Place, par la priſe d'une autre.

Un homme qui en général ſouffre les infidélités de ſa femme, n'eſt point déſapprové ; au contraire, on loue ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers, qui deshonorent.

Quand les *François* promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle, de ſon côté, ſera toujours aimable ; & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croient plus engagés à la leur.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage. Il conſiſte dans une eſpéce de badinage dans l'eſprit qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles. Ce badinage, naturellement fait pour es toilettes, ſemble être venu à former

le caractère d'une Nation. On badine au Conseil, on badine à la tête d'une Armée, on badine avec un Ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules, qu'à proportion du sérieux qu'on y met. Un Médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

Les *François* avouent de bon cœur, que les autres Peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils son mieux vêtus.

La faveur est la grande divinité des *François*. Le Ministre est le grand Prêtre qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent, tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, se dévouent eux-mêmes à leur Idole, avec tout le Peuple.

En France, il y a des gens qui sont grands par leur naissance, mais ils sont sans crédit. Les Rois sont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

Un grand Seigneur est un homme qui voit le Roi, qui parle aux Ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs ; c'eſt un Séminaire de grands Seigneurs, il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des Magiſtrats ruinés, des Gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre ; & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons, par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpèce de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Les Eſpagnols ſont premierement dévots, & ſecondement jaloux : ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un guerrier criblé de coups, ou d'un Magiſtrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un Novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éléve.

Ils ont de petites politeſſes qui en France paroîtroient mal placées. Par exemple, un Capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion ; & l'Inquiſition ne fait jamais brûler un Juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols ont fait des découvertes immenſes dans le Nouveau - Monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur propre continent. Il y a ſur leurs rivieres tel

Port qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes, des Nations qui leur sont inconnues. Ils disent que le Soleil se leve & se couche dans leur Pays; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées, & des contrées désertes.

CHAPITRE XXII.

De la Littérature.

LEs travaux de la navigation d'Ulysse ont été un sujet fertile pour le plus beau Poëme du monde, après celui qui est le premier de tous.

Le Poëme du Camoëns fait sentir quelque chose des charmes de l'Odyssée, & de la magnificence de l'Enéïde.

Les connoisseurs disent qu'on n'a jamais fait que deux Poëmes épiques, & que les autres qu'on donne sous ce nom, ne le sont point : ils disent de plus, qu'il est impossible d'en faire de nouveaux.

Les Poëtes Dramatiques sont les Poëtes par excellence, & les maîtres des passions : les Comiques nous remuent doucement, & les Tragiques nous troublent & nous agitent avec violence.

Les Auteurs des Idylles & des Eclogues plaisent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

Les Epigrammes sont de petites fléches

déliées qui font une plaie profonde & inacceſſible aux remédes.

On diroit que le métier des Poëtes eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens ; comme on enſéveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs parures & leurs ornemens. Ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Les *Poëtes* Lyriques font de leur Art une harmonieuſe extravagance.

Les Romans ſont des eſpèces de Poëmes qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur ; qui paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours, & qui font des héros qui y ſont auſſi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

Les Orateurs ont le talent de perſuader indépendamment des raiſons.

Les géometres obligent un homme malgré lui d'être perſuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Les livres de médecine ſont les monumens de la fragilité de la nature & de la puiſſance de l'art : ils font trembler, quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort préſente ; mais ils nous mettent dans une ſécurité entiere, quand ils par-

lent de la vertu des remédes, comme si nous étions devenus immortels.

Les livres d'Anatomie contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le Médecin de son ignorance.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piéce d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours foibles, & de mauvais aloi.

Dans des temps d'ignorance, l'abrégé d'un ouvrage fait souvent tomber l'ouvrage même.

Rien ne recule plus les progrès des connoissances, qu'un mauvais ouvrage d'un auteur célebre; parce qu'avant d'instruire, il faut commencer par détromper.

De tous les Auteurs *il n'y en a point de plus méprisables* que les Compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un partere: ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caractères,

qui, combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main.

Il faudroit respecter les livres originaux: c'est une espèce de profanation, de tirer les piéces qui les composent, du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme; c'est-à-dire, que vous venez dans ma Bibliothéque, & *que* vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas; vous avez fait un chef-d'œuvre.

Il y a de certains livres qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit, & qui en veulent contrefaire.

Il y a une espèce de livre qu'on appelle journaux. La paresse se sent flattée en les lisant: on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux, comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lû tous les livres anciens, il n'a aucune raison de préférer les nou-

veaux. Mais lorſqu'ils s'impoſent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en impoſent une autre, qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits. Et en effet, quel eſt l'homme aſſez hardi pour ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois? Ils font donc tout le contraire: ils commencent par louer la matiere qui eſt traitée, premiere fadeur: de-là ils paſſent aux louanges de l'Auteur, louanges forcées; car ils ont à faire à des gens qui ſont encore en haleine, tous prêts à ſe faire raiſon, & à foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliſte.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez pas dans leurs livres. Voyez une de leurs Bibliothéques; les Romans d'un côté, & les Scholaſtiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine. Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon, eſt celui qui fait voir le ridicule de tous les autres.

Les écrits ſatyriques des Anglois ſont ſanglans. On a vu bien des Juvenals chez eux, avant d'avoir trouvé un Horace. Leurs poëtes ont plus ſouvent cette ru-

desse originale de l'invention, qu'une certaine délicatesse que donne le goût.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

La nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passageres, & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui. Il veut encore tourmenter les races futures; il veut que sa sotise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la postérité soit informée qu'il fut un sot.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts & de Sciences enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; & ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit, pour montrer ce qu'on sçait; mais il en faut infiniment, pour montrer ce qu'on ignore.

La Philosophie d'Aristote ayant été portée en Occident, elle plut beaucoup aux esprits subtils, qui, dans les temps d'ignorance, sont les beaux esprits.

Ce qu'il y a de plus choquant dans les beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles.

Les faillies ne naiſſent d'ordinaire, que parce que l'eſprit ſe jette tout d'un côté, & abandonne tous les autres.

Il ne faut pas toujours tellement épuiſer un ſujet, qu'on ne laiſſe rien à faire au lecteur. Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penſer.

Céſar faiſant la guerre aux Germains, décrit les mœurs des Germains. Quelques pages de Céſar ſur cette matiere, ſont des volumes.

Tacite fait un ouvrage exprès ſur les mœurs des Germains. Il eſt court cet ouvrage; mais c'eſt l'ouvrage de Tacite qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout.

C'eſt un beau morceau d'antiquité, que la relation d'*Hannon*. Le même homme qui a exécuté, a écrit; il ne met aucune oſtentation dans ſes récits. Les choſes ſont comme le ſtyle. Les grands Capitaines écrivent leurs actions avec ſimplicité, parce qu'ils ſont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.

Quand on jette les yeux ſur les monumens de notre Hiſtoire & de nos Loix, il ſemble que tout eſt mer, & que les rivages mêmes manquent à la mer. Tous ces écrits froids, ſecs, inſipides & durs, il faut les dévorer, comme la Fable dit que Saturne dévoroit des pierres.

Régles de Critique.

La critique pouvant être considérée comme une ostentation de sa supériorité sur les autres, & son effet ordinaire étant de donner des momens délicieux pour l'orgueil humain ; ceux qui s'y livrent méritent bien toujours de l'équité, mais rarement de l'indulgence.

Comme de tous les genres d'écrire, la critique est celui où il est le plus difficile de montrer un bon naturel, il faut avoir attention à ne point augmenter par l'aigreur des paroles, la tristesse de la chose.

Il est très-difficile de faire un bon ouvrage, & très-aisé de le critiquer, parce que l'Auteur a eu tous les défilés à garder, & que le critique n'en a qu'un à forcer.

Dans les livres faits pour l'amusement, trois ou quatre pages donnent l'idée du style & des agrémens de l'ouvrage : dans les livres de raisonnement, on ne tient rien, si on ne tient toute la chaîne.

Les principes de la Géométrie sont très-vrais : mais si on les appliquoit à des choses de goût, on feroit déraisonner la raison même.

Rien n'étouffe plus la Doctrine, que de mettre à toutes les choses une robe de Docteur : les gens qui veulent toujours

enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains.

Les déclamations des hommes furieux ne font guéres d'impression, que sur ceux qui sont furieux eux-mêmes. La plûpart des lecteurs sont des gens modérés ; on ne prend guéres un livre, que lorsqu'on est de sang froid ; les gens raisonnables aiment les raisons.

Nous ne devons regarder les critiques comme personnelles, que dans les cas où ceux qui les font, ont voulu les rendre telles. Ceux qui nous avertissent, sont les compagnons de nos travaux. Si le critique & l'auteur cherchent la vérité, ils ont le même intérêt ; car la vérité est le bien de tous les hommes : ils seront des confédérés, & non pas des ennemis.

Modèle de Critique.

M. le Comte de *Boulainvilliers* & M. l'Abbé *Dubos* ont fait chacun un systême, dont l'un semble être une conjuration contre le tiers-Etat, & l'autre une conjuration contre la Noblesse.

M. le Comte de Boulainvilliers qui a manqué le point capital de son systême,

avoit plus d'efprit que de lumieres, plus de lumieres que de fçavoir. Son ouvrage eft fans aucun art. Il y parle avec cette fimplicité & cette franchife de l'ancienne Nobleffe dont il étoit forti.

L'ouvrage de M. l'Abbé Dubos fur l'établiffement de la Monarchie Françoife dans les Gaules, a féduit beaucoup de gens, parce qu'il eft écrit avec beaucoup d'art, parce qu'on y fuppofe éternellement ce qui eft en queftion, parce que plus on y manque de preuves, plus on y multiplie les probabilités. Le lecteur oublie qu'il a douté, pour commencer à croire. Comme une érudition fans fin eft placée, non pas dans le fyftême, mais à côté du fiftême, l'efprit eft diftrait par des acceffoires, & ne s'occupe plus du principal. D'ailleurs tant de recherches ne permettent pas de croire qu'on ait rien trouvé; la longueur du voyage fait croire qu'on eft enfin arrivé. Mais quand on examine bien, on trouve un coloffe immenfe qui a des pieds d'argile, & c'eft parce que les pieds font d'argile, que le coloffe eft immenfe. Si le fyftême de M. l'Abbé Dubos avoit eu de bons fondemens, il n'auroit pas été obligé de faire trois mortels volumes pour le prouver. Il a puifé dans de mau-

vaiſes ſources pour l'Hiſtoire, dans les Poëtes & les Orateurs : ce n'eſt point ſur des ouvrages d'oſtentation qu'il faut fonder des ſyſtêmes.

Le Public ne doit pas oublier qu'il eſt redevable à M. l'Abbé Dubos de pluſieurs compoſitions excellentes. C'eſt ſur ces beaux ouvrages qu'il doit le juger, & non pas ſur celui-ci.

CHAPITRE XXIII.

Du Goût.

LE Goût n'eſt autre choſe que l'avantage de découvrir avec fineſſe & avec promptitude la meſure du plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.

Il faut partir de l'état où eſt notre être, & connoître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer, & même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Notre maniere d'être eſt entiérement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits autrement que nous ne ſommes, mais *alors* nous aurions ſenti autrement. Un organe de plus ou de moins dans notre machine, auroit fait une autre éloquence, une autre poëſie.

Si la conſtitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les régles qui proportionnent la diſpoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne ſeroient plus. Si notre vue avoit été plus foible, il auroit fallu plus d'uniformité dans les membres de l'Architecture,

Notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir. Ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

Le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est une application prompte & exquise des régles mêmes que l'on ne connoît pas.

L'esprit est le genre qui a sous lui plusieurs espèces, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à sçavoir frapper plusieurs organes à la fois ; & si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plû davantage, sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même-temps.

L'ame cherche toujours des nouvelles, & ne se repose jamais. Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphére de sa présence. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même.

Nous aimons l'art, & nous l'aimons

mieux que la nature. C'eſt que l'art (la Peinture, *par exemple*,) ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où elle eſt variée, là où elle peut-être vue avec plaiſir.

La perfection des Arts eſt de nous montrer les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt lorqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous donne tout le ſpectacle de la vie de Scipion, quand il dit de ſa jeuneſſe: » C'eſt le Scipion qui croît » pour la deſtruction de l'Afrique. « Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éléve comme un géant.

Dans les comparaiſons, l'eſprit doit toujours gagner, & ne jamais perdre; car elles doivent toujours ajoûter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou plus fine & plus délicate.

Il ne ſuffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choſes; il faut les lui mon-

trer avec ordre. Dans un ouvrage où *il* n'y a point d'ordre, l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle eſt humiliée par la confuſion de ſes idées, par l'inanité qui lui reſte; elle eſt vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaiſir.

S'il faut de l'ordre dans les choſes, il faut auſſi de la variété. Sans cela l'ame languit; car les choſes ſemblables lui paroiſſent les mêmes. Une longue uniformité rend tout inſupportable. Celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en deſcendra dégoûté des ſituations les plus heureuſes & des points de vue les plus charmans. Le même ordre de périodes long-temps continué, accable dans une harangue; les mêmes nombres & les mêmes chutes mettent de l'ennui dans un long poëme.

Tout nous fatigue à la longue, & ſurtout les grands plaiſirs. On les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on les a pris; car les fibres qui en ont été les organes, ont beſoin de repos. Notre ame eſt *donc* laſſe de ſentir; mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ſes modifications; elle ſent, & elle ne ſe laſſe pas.

Les Hiſtoires nous plaiſent par la variété des récits, les Romans par la va-

riété des prodiges, les piéces de Théâtre par la variété des passions.

Il y a des choses qui paroissent variées, & ne le sont point; d'autres qui paroissent uniformes, & sont très-variées. L'architecture Gothique fatigue par la confusion & la petitesse de ses ornemens. L'architecture Grecque qui a peu de divisions, & de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y régne par-tout.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au-dessous.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

Par-tout où la symmétrie est utile à l'ame, & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais par-tout où elle est inutile, elle est fade.

Les choses que nous voyons successi-

vement, doivent avoir de la variété; celles que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la ſymmétrie.

Si la nature demande des Peintres & des Sculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes.

La ſculpture naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Bien des Peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement, de ſorte que lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à côté; cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. La nature qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel; elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé.

Les Muſiciens ont reconnu que la Muſique qui ſe chante le plus facilement, eſt la plus difficile à compoſer; preuve certaine que nos plaiſirs & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels,

on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

La surprise plaît à l'ame, *en ce qu*'elle apperçoit une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas. Les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lûs que parce qu'ils nous causent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mene ensuite à l'admiration. On peut comparer Raphaël à Virgile, & les Peintres de Venise avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus. Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse Eglise de S. Pierre, fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyré-

nées, où l'œil qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derriere des montagnes, & se perd toujours davantage.

Le *je ne sçais quoi* est un effet principalement fondé sur la surprise. L'on n'a jamais de graces dans l'esprit que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé & non pas recherché. Ainsi les graces ne s'acquiérent point : pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord, & ne cache presque rien ; mais l'esprit ne se montre que peu-à-peu, que quand il veut, & autant qu'il veut : il peut se cacher pour paroître, & donner cette espèce de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres.

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pou-

voit être donnée qu'à Vénus; elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon, car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire, une contrainte oppoſée à l'ingénuité des graces; elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas, car la fiereté eſt oppoſée à la douceur des graces.

CHAPITRE XXIV.

Des Femmes.

LEs Femmes ont peu de retenue dans les Monarchies, parce que la distinction des rangs les appellant à la Cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté, qui est le seul qu'on y tolere. Chacun se sert de leurs agrémens pour avancer sa fortune; & comme leur foiblesse ne leur permet pas l'orgueil, mais la vanité, le luxe y regne toujours avec elles.

Dans les Etats Despotiques, les femmes n'introduisent pas le luxe, mais elles y sont elles-mêmes un objet de luxe. Elles doivent être extrêmement esclaves. On a peur que la liberté des femmes n'y fasse des affaires. Leurs brouilleries, leurs indiscrétions, leurs penchans, leurs jalousies, cet art qu'ont les petites ames d'intéresser les grandes, n'y sçauroient être sans conséquence.

Dans les Républiques, les femmes sont libres par les Loix, & captivées par les mœurs.

Il est contre la raison & contre la nature, que les femmes soient maîtresses

dans la maiſon ; mais il ne l'eſt pas qu'elles gouvernent un Empire. Dans le premier cas, l'état de foibleſſe où elles ſont, ne leur permet pas la prééminence ; dans le ſecond, leur foibleſſe même leur donne ordinairement plus de douceur & de modération.

La ſervitude des femmes eſt très-conforme au génie du Gouvernement Deſpotique, qui aime à abuſer de tout.

La clôture des femmes ſuit naturellement de la polygamie ; l'ordre domeſtique le demande ainſi. Un débiteur inſolvable cherche à ſe mettre à l'abri de la pourſuite de ſes créanciers.

De la clôture des femmes dérivent pour elles toute la pratique de la morale, la pudeur, la chaſteté, la retenue, le ſilence, la paix, la dépendance, le reſpect, l'amour ; enfin une direction générale de ſentimens à la choſe du monde la meilleure par ſa nature, qui eſt l'attachement unique à ſa famille.

Les femmes ont naturellement à remplir tant de devoirs qui leur ſont propres, qu'on ne peut aſſez les ſéparer de tout ce qui pourroit leur donner d'autres idées ; de tout ce qu'on traite d'amuſemens, & de tout ce qu'on appelle des affaires.

La polygamie en général n'eſt point utile au genre humain, ni à aucun des deux ſexes, ſoit à celui qui abuſe, ſoit à celui dont on abuſe. Elle n'eſt pas non plus utile aux enfans; car le pere & la mere ne peuvent pas avoir la même affection pour eux.

La pluralité des femmes, (qui le diroit?) mene à cet amour que la nature déſavoue. C'eſt qu'une diſſolution en entraîne toujours une autre.

La poſſeſſion de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les deſirs pour celle d'un autre: il en eſt de la luxure comme de l'avarice; elle augmente ſa ſoif par l'acquiſition des tréſors.

Dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, l'envie qu'elles ont de plaire, & le deſir que l'on a de leur plaire auſſi, font que l'on change continuellement de manieres. Les deux ſexes ſe gâtent; ils perdent l'un & l'autre leur qualité diſtinctive & eſſentielle.

C'eſt une grande queſtion parmi les hommes, de ſçavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de générosité à ren-

dre malheureuses les personnes que l'on aime, les Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes, de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité qu'ils vantent tant, n'empêche pas le dégoût qui suit toujours les passions satisfaites ; qu'une possession si tranquille ne laisse rien à desirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique, & prévient la corruption. Peut-être seroit-on embarrassé de décider ; car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leur inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde. Ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

Les femmes ont sur les hommes un

empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne résiste.

Chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu l'autorité sur leurs maris. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les Nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes.

En Orient, on a de tout temps multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats.

La société des femmes gâte les mœurs, & forme le goût.

Notre liaison avec les femmes est fondée sur le bonheur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aimer & d'être aimé, & sur le desir de leur plaire; parce que ce sont des juges très-éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce desir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le leger, mais le perpétuel mensonge de l'amour.

Le commerce de galanterie produit l'oisiveté; il fait que les femmes corrompent, avant même d'être corrompues: il donne un prix à tous les riens, & rabbaisse ce qui est important; il fait que l'on ne se conduit plus que sur les maxi-

mes du ridicule, que les femmes entendent si bien à établir.

La violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus.

Toutes les Nations se sont également accordées à attacher du mépris à l'incontinence des femmes : c'est que la nature a parlé à toutes les Nations. Il n'est donc pas vrai que l'incontinence suive les Loix de la nature ; elle les viole, au contraire.

Il y a tant d'imperfections attachées à la perte de la vertu dans les femmes, que l'on peut regarder dans un Etat populaire, l'incontinence publique, comme le dernier des malheurs.

Que penser des femmes ? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, ne sont-ce pas autant d'outrages faits à leurs époux ? *Non* : elles portent toutes dans le cœur un certain caractère de vertu qui y est grâvé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige ; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte.

La nature qui a distingué les hommes par la force & par la raison, n'a mis à leur pouvoir de terme que celui de cette force & de cette raison. Elle a donné aux femmes les agrémens, & a voulu que leur ascendant finît avec ces agrémens.

C'est un des avantages des charmes de la jeunesse dans les femmes, que dans un âge avancé, un mari se porte à la bienveillance, par le souvenir de ses plaisirs.

La plûpart des femmes que nous aimons, n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs, ou l'estime de certaines gens.

Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit, & le faire regarder comme une grace.

Les femmes laides ont très-souvent des graces; & il est rare que les belles en aient. Aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point.

Une femme ne peut guéres être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les Nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient; & que les

femmes ne feroient qu'accorder: de-là il arrive que les graces sont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grace; & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'Univers.

C'est un malheur *pour une femme*, de n'être point aimée; mais c'est un affront, de ne l'être plus.

Les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

Les femmes ne se livrent guéres au jeu dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere. Mais à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres. Elles veulent ruiner leurs maris, & pour y

parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges. Les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, & le jeu l'acheve.

Celui qui eſt à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Miniſtres, des Magiſtrats, des Prélats; s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme celui qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Le rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe. Il n'y a rien de plus ſérieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques. Un Général d'Armée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à porter une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpere, ou prévoit le ſuccès.

CHAPITRE XXV.

Maximes de Gouvernement.

LE Gouvernement le plus conforme à la nature, eſt celui dont la diſpoſition particuliere ſe rapporte mieux à la diſpoſition du peuple pour lequel il eſt établi.

Le Gouvernement le plus parfait eſt celui qui va à ſon but, à moins de frais: ainſi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un Gouvernement ſévère, le premier eſt préférable, parce qu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

C'eſt une expérience reconnue, qu'il n'y a plus que la bonté du Gouvernement qui donne de la proſpérité. On a commencé à ſe guérir du Machiavéliſme. Ce qu'on appelloit autrefois des coups d'Etat, ne ſeroit aujourd'hui, indépendamment de l'horreur, que des imprudences. Il

eſt heureux pour les hommes, d'être dans une ſituation, où, pendant que leurs paſſions leur inſpirent d'être méchans, ils ont pourtant intérêt de ne pas l'être.

Pluſieurs choſes gouvernent les hommes : le climat, la religion, les loix, les maximes du gouvernement, les exemples des choſes paſſées, les mœurs, les manieres, d'où il ſe forme un eſprit général qui en réſulte. A meſure que dans chaque Nation, une de ces cauſes agit avec plus de force, les autres lui cédent d'autant.

L'aggrandiſſement étoit l'objet de Rome, la guerre celui de Lacédémone, la religion celui des Loix Judaïques, le commerce celui de Marſeille, la tranquillité publique celui des loix de la Chine, la navigation celui des loix des Rhodiens, la liberté naturelle celui de la police des Sauvages, en général les délices du Prince celui des Etats Deſpotiques; ſa gloire & celle de l'Etat, celui Monarchies ; l'indépendance de chaque particulier, eſt l'objet des loix de Pologne.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque. La vraie eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété ; comme

des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet Univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Lorsque dans un siécle, ou dans un Gouvernement, on voit les divers corps de l'Etat chercher à augmenter leur autorité, & à prendre les uns sur les autres de certains avantages; on se tromperoit souvent, si l'on regardoit leurs entreprises comme une marque certaine de leur corruption. Par un malheur attaché à la condition humaine, les grands hommes modérés sont rares; & comme il est toujours plus aisé de suivre sa force, que de l'arrêter, peut-être dans la classe des gens supérieurs, est-il plus facile de trouver des gens extrêmement vertueux, que des hommes extrêmement sages.

L'esprit de modération doit être celui du Législateur. Le bien politique, comme le bien moral, se trouve entre deux limites.

Inviter, quand il ne faut pas contraindre; conduire, quand il ne faut pas commander: c'est l'habileté suprême. La raison a un empire naturel, elle a même

un empire tyrannique ; on lui résiste, mais cette résistance est son triomphe : encore un peu de temps, & l'on sera forcé de revenir à elle.

Il y a deux sortes de tyrannie : une réelle, qui consiste dans la violence du Gouvernement ; & une d'opinion, qui se fait sentir, lorsque ceux qui gouvernent, établissent des choses qui choquent la maniere de penser d'une Nation.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

En général, les peuples sont très-attachés à leurs coutumes ; les leur ôter violemment, c'est les rendre malheureux : il faut donc les engager à les changer eux-mêmes.

Lorsqu'on veut changer les mœurs & les manieres, il ne faut pas les changer par les loix ; il vaut mieux les changer par d'autres mœurs & d'autres manieres : c'est à l'exemple à établir ce changement.

Il y a des moyens pour empêcher les crimes, ce sont les peines ; il y en

à pour faire changer les manieres, ce sont les exemples.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie, que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec la couleur de la justice; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même, sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Il y a deux genres de corruption; l'un, lorsque le peuple n'observe point les loix; l'autre, lorsqu'il est corrompu par les loix: mal incurable, parce qu'il est dans le reméde même.

Un Peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs, il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'argent qu'on lui demande: mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoûte l'idée de tous les maux qui sont possibles.

C'est un paralogisme de dire que le bien particulier doit céder au bien public. Cela n'a lieu que dans les cas où il s'agit de l'empire de la Cité, c'est-à-dire, de la liberté du citoyen. Le bien public n'est jamais que l'on prive un Particulier de son bien, mais que chacun conserve invariablement la propriété de ses biens. Si le Magistrat politique veut faire quelque édifice public,

quelque nouveau chemin, il faut qu'il indemnise.

L'Etat doit à tous les citoyens une subsistance assurée, un vêtement convenable, & un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé.

Quand tout le monde obéit, & que tout le monde travaille, l'Etat est dans une heureuse situation.

Faire une coutume générale de toutes les coutumes particulieres, seroit une chose inconsidérée, même dans un temps où les Princes ne trouvent partout que de l'obéissance. Car s'il est vrai qu'il ne faut pas changer, lorsque les inconvéniens égalent les avantages; encore moins le faut-il, lorsque les avantages sont petits, & les inconvéniens immenses.

Il y a de certaines idées d'uniformité qui saisissent quelquefois les grands esprits, mais qui frappent infailliblement les petits. Les mêmes poids dans la police, les mêmes mesures dans le Commerce, les mêmes loix dans l'Etat, la même Religion dans toutes ses parties. Mais le mal de changer est-il toujours moins grand que celui de souffrir? Lorsque les citoyens suivent les loix, qu'importe qu'ils suivent la même?

Les nouveaux réglemens sont toujours

des remédes qui indiquent un mal présent.

Les institutions anciennes sont ordinairement des corrections, & les nouvelles des abus. Dans le cours d'un long gouvernement, on va au mal par une pente insensible, & l'on ne remonte au bien que par un effort.

L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit, elle en suppose même dans celui qui commande; il n'a point à délibérer, à douter ni à raisonner, il n'a qu'à vouloir.

Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé. Les préjugés des Magistrats ont commencé par être les préjugés de la Nation. Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux; dans un temps de lumiere, on tremble encore, lorsqu'on fait les plus grands biens. On sent les abus anciens, on en voit la correction; mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire; on laisse le bien, si l'on est en doute du mieux.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine, à tous les égards despotique. Le pouvoir le plus immense est toujours borné par

quelque coin. Il y a dans chaque Nation un eſprit général, ſur lequel la puiſſance même eſt fondée: quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & s'arrête néceſſairement.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent. Tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes; & ſi le hazard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere a ruiné un Etat, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet Etat devoit périr par une ſeule bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Les fautes que font les hommes d'Etat, ne ſont pas toujours libres. Souvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt, & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

Si quelque Nation tient de la nature ou de ſon inſtitution quelque avantage particulier, il faut ſçavoir en faire uſage.

Lorſqu'on a pour voiſin un Etat qui eſt dans ſa décadence, on doit bien ſe garder de hâter ſa ruine, parce qu'on eſt à cet égard dans la ſituation la plus heureuſe où l'on puiſſe être; n'y ayant rien

de si commode pour un Prince, que d'être auprès d'un autre qui reçoit pour lui tous les coups, & tous les outrages de la fortune.

Un Etat bien gouverné, doit mettre pour le premier article de sa dépense, une somme pour les cas fortuits. Il en est du Public, comme des particuliers qui se ruinent, lorsqu'ils dépensent exactement les revenus de leurs terres.

Un Empire fondé par les armes, a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un Etat est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer. Il néglige donc la Milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

Les grandes Flottes, non plus que les grandes Armées de terre, n'ont presque jamais réussi. Comme elles épuisent un Etat, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues ni réparées; si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les Vaisseaux de guerre, ceux de transport, la Cavalerie, l'Infanterie, les Munitions,

enfin chaque partie dépend du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis preparés ; outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans les temps des orages ; tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Nos Armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats ; c'est que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté.

Une expérience continuelle a dû faire connoître en Europe, qu'un Prince qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes. La proportion des soldats au reste du peuple, y est aujourd'hui comme d'un à cent.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, c'est-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes, qui est funeste à un Etat ; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

La paix ne peut point s'acheter parce que celui qui l'a venduë, n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix: car on respecte toujours un Prince, lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

Dans les Monarchies & les Etats Despotiques, personne n'aspire à l'égalité; chacun y tend à la supériorité.

Le tribunal de l'Inquisition est insupportable dans tous les Gouvernemens. Dans la Monarchie, il ne peut faire que des délateurs & des traîtres; dans les Républiques, il ne peut former que des mal-honnêtes gens; dans l'Etat Despotique, il est destructeur comme lui.

La vénalité des Charges est bonne dans les Etats Monarchiques, où l'on fait comme un métier de famille, ce qu'on ne voudroit pas faire pour la vertu.

C'est une régle générale, que les grandes récompenses dans une Monarchie & dans une République, sont un signe de leur décadence; parce qu'elles prouvent que leurs principes sont corrompus, que d'un côté l'idée de l'honneur n'y a plus tant de force; que de l'autre la qualité de citoyen s'est affoiblie.

Comme les Loix de l'éducation nous préparent à être citoyens, chaque fa-

mille particuliere doit être gouvernée sur le plan de la grande famille qui les comprend toutes.

Plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales les en doivent éloigner. La culture des terres est le plus grand travail des hommes; plus le climat les porte à fuir ce travail, plus la Religion & les Loix doivent y exciter.

Lorsqu'une Démocratie est fondée sur l'esprit de commerce, il peut fort bien arriver que des particuliers y aient de grandes richesses, & que les mœurs n'y soient pas corrompues. C'est que l'esprit de commerce entraîne avec soi celui de frugalité, d'économie, de modération, de travail, de sagesse, de tranquillité, d'ordre & de régle. Ainsi, tandis que cet esprit subsiste, les richesses qu'il produit, n'ont jamais aucun mauvais effet.

C'est une mauvaise espèce de richesse, qu'un tribut d'accident, & qui ne dépend pas de l'industrie de la Nation, du nombre de ses habitans, ni de la culture de ses terres.

La brigue est dangereuse dans un Sénat; elle est dangereuse dans un Corps de Nobles; elle ne l'est pas dans le peuple, dont la nature est d'agir par passion.

Les discours sont si sujets à interprétation, il y a tant de différence entre l'indiscrétion & la malice, & il y en a si peu dans les expressions qu'elles emploient, que la loi ne peut guéres soumettre les paroles à une peine capitale. Les paroles ne forment point un corps de délit, elles ne restent que dans l'idée.

Dans les Démocraties, on n'empêche pas les écrits satyriques. Comme ils sont ordinairement composés contre des gens puissans, ils flattent la malignité du Peuple, qui gouverne. Dans la Monarchie, on les défend; mais ils sont plutôt un objet de police, que de crime. Ils peuvent consoler les mécontens, diminuer l'envie contre les places, donner au Peuple la patience de souffrir, & le faire rire de ses souffrances. L'Aristocratie proscrit les ouvrages satyriques. Les Magistrats y sont de petits Souverains, qui ne sont pas assez grands pour mépriser les injures. Un Monarque est si haut, qu'un trait lancé n'arrive point jusqu'à lui; un Seigneur Aristocratique en est percé de part en part.

L'espionage seroit peut-être tolérable, s'il pouvoit être exercé par d'honnêtes gens: mais l'infamie nécessaire de la personne peut faire juger de l'infamie de la chose.

Si ceux qui accuſent un homme par des lettres anonymes, le faiſoient en vûe du bien public, ils ne l'accuſeroient pas devant le Prince qui peut être aiſément ſurpris, mais devant les Magiſtrats, qui ont des régles qui ne ſont formidables qu'aux calomniateurs.

C'eſt une régle générale, que dans tous les Pays où la loi accorde aux hommes la faculté de répudier, elle doit auſſi l'accorder aux femmes.

CHAPITRE XXVI.

MÉLANGES.

De Dieu.

S'Il y a un Dieu, il faut nécessairement qu'il soit juste ; car s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux se satisfaire que les autres. Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste. Dès qu'on suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive ; car comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Que doit-on donc penser de ces Docteurs, qui représentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfec-

tions ; & dans leurs opinions contradictoires, le représentent tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal, & le punit ?

Les Philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée : ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet, sans se détruire.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est limité que par lui-même, il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Des Princes.

Le Prince étant toujours le plus grand

Citoyen de l'Etat, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Le commencement du régne des mauvais Princes est souvent comme la fin de celui des bons, parce que par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succédent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu; & c'est à cet esprit de contradiction, que nous devons bien de bons réglemens & biens des mauvais aussi.

Les trésors amassés par des Princes, n'ont presque jamais que des effets funestes. Ils corrompent le successeur, qui en est ébloui; & s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Les places que la postérité donne, sont sujettes, comme les autres aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout Prince qui est accablé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit.

C'est une chose commune de voir des Princes qui sçavent donner une bataille; il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre, qui soient également capa-

bles de se servir de la fortune, & de l'attendre; & qui avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Dans les Etats gouvernés par un Prince, les divisions s'appaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive, qui ramene les deux partis; mais dans une République, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du Prince qui succéde à la République; car il se trouve avoir toute la puissance du Peuple, qui n'avoit pu se limiter lui-même; aussi voyons-nous aujourd'hui les Rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux, & même plus utile que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Comme les Peuples sont soumis aux Loix, les Princes le sont à leur parole

facrée. Les grands Rois qui ne sçauroient être liés par une autre Puissance, le sont invinciblement par les chaînes qu'ils se sont faites : comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant, & toujours fidèle dans ses promesses.

La clémence est la qualité distinctive des Monarques.

Les Monarques ont tant à gagner par la clémence ; elle est suivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

Un Prince doit agir avec ses sujets avec candeur, avec franchise, avec confiance. Celui qui a tant d'inquiétudes, de soupçons & de craintes, est un Acteur qui est embarrassé à jouer son rôle. Qu'il n'ait aucune crainte, il ne sçauroit croire combien on est porté à l'aimer. Eh ! pourquoi ne l'aimeroit-on pas ? Il est la source de presque tout le bien qui se fait, & quasi toutes les punitions sont sur le compte des loix. Il ne se montre jamais au peuple, qu'avec un visage serein ; sa gloire même se communique à nous, & sa puissance nous soutient. *Si le Prince sçavoit !* dit le Peuple : ces paroles sont une espèce d'invocation.

Quel est le Prince qui peut dire, » Je
» suis le Roi d'un peuple qui m'aime.
» Les peres de famille esperent la lon-
» gueur de ma vie, comme celle de
» leurs enfans; les enfans craignent de
» me perdre, comme ils craignent de
» perdre leur pere. Mes sujets sont heu-
» reux, & je le suis?

Les mœurs du Prince contribuent autant à la liberté, que les loix. S'il aime les ames libres, il aura des sujets; s'il aime les ames basses, il aura des esclaves. Veut-il sçavoir le grand art de régner, qu'il approche de lui l'honneur & la vérité, qu'il appelle le mérite personnel. Il peut même quelquefois jetter les yeux sur les talens. Qu'il ne craigne point ces rivaux qu'on appelle les hommes de mérite; il est leur égal, dès qu'il les aime. Qu'il gagne le cœur, mais qu'il ne captive point l'esprit; qu'il se rende populaire. Il doit être flaté de l'amour du moindre de ses sujets, ce sont toujours des hommes. Le peuple demande si peu d'égards, qu'il est juste de les lui accorder. Qu'exorable à priere, il soit ferme contre les demandes, & qu'il sçache que le peuple jouit de ses refus, & ses courtisans de ses graces.

Des Courtisans.

Les Princes regardent toujours leurs courtisans, comme leurs plus fidèles sujets.

L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le desir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flaterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagemens, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'espérance de ses foiblesses, & plus que tout cela le ridicule perpétuel jetté sur la vertu, sont le caractere de la plûpart des courtisans, marqué dans tous les lieux & dans tous les temps. Or il est très-mal-aisé que les principaux d'un Etat soient mal-honnêtes gens, & que les inférieurs soient gens de bien; que ceux-là soient trompeurs, & que ceux-ci consentent à n'être que dupes.

L'air de la Cour consiste à quitter sa grandeur propre, pour une grandeur empruntée. Celle-ci flate plus un courtisan que la sienne même. Elle donne une certaine modestie superbe qui se répand au loin, mais dont l'orgueil diminue insensiblement, à proportion de

la diſtance où l'on eſt de la ſource de cette grandeur.

On trouve à la Cour une délicateſſe de goût en toutes choſes, qui vient d'un uſage continuel des ſuperfluités d'une grande fortune, de la variété, & ſurtout de la laſſitude des plaiſirs, de la multiplicité, de la confuſion même des fantaiſies qui, lorſqu'elles ſont agréables, y ſont toujours reçues.

Des Miniſtres.

Il n'y a preſque jamais de Prince ſi méchant, que ſon Miniſtre ne le ſoit encore davantage. S'il fait quelque action mauvaiſe, elle a preſque toujours été ſuggérée; de maniere que l'ambition des Princes n'eſt jamais ſi dangereuſe que la baſſeſſe d'ame de ſes Conſeillers. Mais *comment* un homme qui n'eſt que d'hier dans le Miniſtere, qui peut être n'y ſera pas demain, *peut-il* devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un Prince a des paſſions, le Miniſtre les remue. C'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtere: il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les

courtisans le séduisent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

Si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses sujets, qu'est-ce quand on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Il y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens, il se tient couvert devant les autres. Mais un Ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Le plus grand mal que fait un Ministre sans probité, n'est pas de desservir son Prince, & de ruiner son peuple. Il y en a un autre mille fois plus dangereux, c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Quel plus grand crime que celui que commet un Ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus généreuses, ter-

nit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel!

On n'appelle plus parmi nous un grand Ministre, celui qui est le sage dispensateur des revenus publics; mais celui qui est homme d'industrie, & qui trouve ce qu'on appelle des expédiens.

Il y a bien de la finesse & du mystere dans l'administration des finances. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent sans cesse & avec douleur de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux, sans en être priés; qu'ils se retirent, & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés non-seulement de l'usage de la parole, mais même quelquefois de la politesse.

Des Magistrats.

Dans toute Magistrature, il faut compenser la grandeur de la puissance, par la briéveté de sa durée.

Les Corps qui ont le dépôt des loix,

n'obéissent jamais mieux, que quand ils vont à pas tardifs, & qu'ils apportent dans les affaires du Prince cette réflexion qu'on ne peut guéres attendre du défaut de lumieres de la Cour sur les loix de l'Etat, ni de la précipitation de ses conseils.

Les Parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne Religion des peuples. Leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abbatu.

Les Parlemens sont des Compagnies toujours odieuses *à la Cour*. Elles n'approchent des Rois que pour leur dire de tristes vérités ; & pendant qu'une foule de courtisans leur représente sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flaterie, & apporter aux pieds du thrône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau que celui de

la vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux Princes. Ils doivent bien penſer que ceux qui le font y ſont contraints, & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

Du Clergé.

Les Familles particulieres peuvent périr; ainſi les biens n'y ont point une deſtination perpétuelle. Le Clergé eſt une Famille qui ne peut pas périr; les biens y ſont donc attachés pour toujours, & n'en peuvent pas ſortir. Les Familles particulieres peuvent s'augmenter; il faut donc que leurs biens puiſſent croître auſſi. Le Clergé eſt une Famille qui ne doit point s'augmenter; les biens doivent donc y être bornés. Rendez ſacré & inviolable l'ancien & néceſſaire domaine du Clergé, qu'il ſoit fixe & éternel comme lui; mais laiſſez ſortir de ſes mains les nouveaux domaines. Permettez de violer la régle; lorſque la régle eſt devenue un abus; ſouffrez l'abus, lorſqu'il rentre dans la régle.

Les loix civiles trouvent quelquefois des obſtacles à changer des abus établis,

parce qu'ils sont liés à des choses qu'elles doivent respecter. Dans ce cas, une disposition indirecte marque plus le bon esprit du Législateur, qu'une autre qui frapperoit sur la chose même. Au lieu de défendre les acquisitions du Clergé, il faut chercher à l'en dégoûter lui-même; laisser le droit, & ôter le fait.

Ces Corps Religieux qui se perpétuent sans fin, ne doivent pas vendre leurs fonds à vie, ni faire des emprunts à vie. Ces gens jouent contre le peuple, mais ils tiennent la banque contre lui.

Du Droit.

Le *Droit des gens* est naturellement fondé sur ce principe, que les diverses Nations doivent se faire dans la paix le plus de bien, & dans la guerre le moins de mal qu'il est possible, sans nuire à leurs véritables intérêts.

Les Magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. De peuple à peuple, il est rarement besoin d'un tiers pour juger, parce que les sujets de dispute sont ordinairement clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations sont ordinairement si séparés, qu'il ne faut qu'aimer la justi-

ce, pour la trouver. On ne peut guères se prévenir dans sa propre cause.

Les Nations qui sont à l'égard de tout l'Univers ce que les particuliers sont dans un Etat, se gouvernent comme eux par le droit naturel, & par les loix qu'elles se sont faites. Un peuple peut céder à un autre la mer, comme il peut céder la terre.

Une société particuliere ne fait point de loix pour une autre société. Il est ridicule de prétendre décider des droits des Royaumes, des Nations & de l'Univers, par les mêmes maximes sur lesquelles on décide entre particuliers, d'un droit pour une gouttiere.

Les traités de paix ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession, ou un dédommagement plus considérable que le dommage causé. Autrement c'est une pure violence contre laquelle on peut toujours revenir; à moins que pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer. Voilà ce qu'on appelle le droit public; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

Un *Traité* d'alliance fait entre deux Nations pour en opprimer une troisiéme,

n'eſt pas légitime, & on peut le violer ſans crime.

Les paſſions des Princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains ont corrompu tous les principes du droit public.

Le droit public, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême; d'en donner des régles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences!

Du Change.

Le Change eſt une fixation de la valeur actuelle & momentanée des monnoies. Cette valeur eſt relative dans le ſens qu'on compare les monnoies d'un Etat, avec les monnoies des autres pays. Elle eſt fixée par l'eſtime la plus générale des Négocians. Pour la fixer, les diverſes Nations ſe réglent ſur celle qui à le plus d'argent.

Les opérations violentes ſur les monnoies ne ſçauroient avoir lieu dans ces temps-ci. Un Prince ſe tromperoit lui-même, & ne tromperoit perſonne. Le ti.

tre des monnoies ne peut plus être un secret. Le Banquier sçait les comparer toutes, & les mettre à leur juste valeur. Si le Prince altère sa monnoie, les espèces fortes sortent d'abord, & on les lui renvoie foibles. Le change a ôté les grands coups d'autorité.

Les Banquiers sont faits pour changer de l'argent, & non pas pour en prêter. Quand ils sont employés à faire des avances, leur art consiste à se procurer de gros profits de leur argent.

Depuis que par l'usage du change, les richesses ne sont en quelque façon à aucun Etat en particulier, & qu'il y a tant de facilité à les transporter d'un pays à un autre, c'est une mauvaise loi que celle qui ne permet pas de disposer pour les affaires de ses fonds de terre, lorsqu'on peut disposer de son argent. Cette loi est mauvaise, parce qu'elle donne de l'avantage aux effets mobiliers sur les fonds de terre, parce qu'elle dégoûte les étrangers de venir s'établir dans un pays, & enfin parce qu'on peut l'éluder.

Des Dettes publiques.

L'Etat peut être créancier à l'infini; mais il ne peut être débiteur qu'à un

certain degré, audelà duquel le titre de créancier s'évanouit.

Les papiers qui représentent la dette publique de la Nation, ne sçauroient être avantageux ; parce qu'ils ôtent les revenus véritables de l'Etat à ceux qui ont de l'activité & de l'industrie, pour les transporter aux gens oisifs.

Il y a quatre classes de gens qui paient les dettes de l'Etat ; les propriétaires des fonds de terre, ceux qui exercent leur industrie par le négoce, les laboureurs & artisans, enfin les rentiers de l'Etat. De ces quatre classes, la derniere dans un cas de nécessité, sembleroit devoir être la moins ménagée, parce qu'elle est entiérement passive ; mais comme on ne peut la charger plus sans détruire la confiance publique, & comme la classe des créanciers est toujours la plus exposée aux projets des Ministres, il faut que l'Etat lui accorde une singuliere protection.

Des Arts.

Il n'est pas bien décidé que l'utilité que l'on tire des sciences & des arts, dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

Presque toutes les Monarchies n'ont

été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés.

Il est vrai que les fondateurs des Empires ont presque tous ignoré les arts ; mais ils les ont fait exercer aux peuples vaincus : sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui qui amollit le plus le courage. Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme dans un pays policé ceux qui jouissent des commodités d'un art, sont obligés d'en cultiver un autre, à moins que de se voir réduits à une pauvreté honteuse ; il s'ensuit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable, c'est-à-dire, qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée ; c'est que la force des Armées a plus que jamais consisté dans l'art ; car pour résister à la violence du canon, & ne pas

essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros Navires: mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

Ces machines dont l'objet est d'abréger l'art, ne sont pas toujours utiles. Si les moulins à eau n'étoient pas par-tout établis, ils paroîtroient moins utiles qu'on le dit; parce qu'ils ont fait reposer une infinité de bras, qu'ils ont privé bien des gens de l'usage des eaux, & ont fait perdre la fécondité à beaucoup de terres.

De l'Honneur.

Le monde est l'école de ce qu'on appelle l'honneur. C'est-là qu'on apprend qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manieres une certaine politesse. On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

On y veut de la vérité dans les discours, non par amour pour elle, mais parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire, paroit être hardi & libre.

L'honneur qui nous prescrit l'obéissan-

ce aux volontés du Prince, nous dit que le Prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous dèshonore, parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir.

L'honneur chez les François est le trésor sacré de la Nation, & le seul dont le Souverain n'est pas le maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts.

L'honneur permet la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur, ou à l'idée de conquête : il permet la ruse, lorsqu'elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit, ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique. Il ne défend l'adulation, que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune.

Des Gens d'esprit.

Un homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes, il s'ennuie avec le grand nombre, & *malgré lui*, fait un peu sentir son dégoût. Autant d'ennemis. Il néglige de plaire; il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre & les sent mieux. Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hazarde beaucoup. Sa vue qui porte toujours loin, lui fait voir

des objets qui sont à de trop grandes distances. Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences. L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre ; la vanité se déclare pour lui.

Mais si un homme d'esprit a tant de désavantages, *que ne doit-on pas dire* de la dure condition des Sçavans?

Tous les Sçavans étoient autrefois accusés de magie. A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; & un Sçavant ne sçauroit guères éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple, la plaie est faite, elle ne se fermera jamais bien. S'il écrit quelque histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Ce n'est point assez pour un Auteur

d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toute parts. Encore s'il pouvoit espèrer d'obtenir quelque considération? Non. Il n'est tout au plus, estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs & la perte de sa santé.

Cependant il est plus heureux que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'Empire ; diminuent les droits d'une Puissance, augmente ceux d'une autre; donnent aux Princes, ôtent au peuple ; flattent les passions qui sont en crédit de leur temps, & les vices qui sont sur le thrône.

D'une certaine Nation.

Cette Nation toujours échauffée *peut* être conduite plus aisément par ses passions que par la raison, qui ne produit

jamais de grands effets sur l'esprit des hommes. Cette Nation *aime* prodigieusement sa liberté, parce que cette liberté est vraie. Pour la défendre, elle sacrifieroit son bien, son aisance, ses intérêts. Chacun y fait plus de cas de sa liberté que de la gloire de quelques citoyens, ou d'un seul. Cette Nation souverainement jalouse, s'afflige plus de la prospérité des autres, qu'elle ne jouit de la sienne. Elle n'estime guéres que les hommes qui ont des qualités réelles, *qui sont* les richesses & le mérite personnel. Elle jouit d'un grand superflu, & cependant les choses frivoles y sont proscrites. Comme on y est toujours occupé de ses intérêts, on n'y a point cette politesse, qui est fondée sur l'oisiveté. Les femmes y sont modestes, c'est-à-dire, timides. Cette timidité fait leur vertu, tandis que les hommes, sans galanterie, se jettent dans une débauche qui leur laisse toute leur liberté & leur loisir. La plûpart avec de l'esprit, sont tourmentés par leur esprit même. Dans le dédain ou le dégoût de toutes choses, ils sont malheureux avec tant de sujets de ne l'être pas.

Les Anglois sont le peuple du monde qui a le mieux sçu se prévaloir à la

fois de ces trois grandes choses, la Religion, le Commerce, & la liberté.

D'une certaine société.

Elle regarde le seul plaisir de commander, comme le seul bien de la vie; mais il sera toujours beau de gouverner les hommes, en les rendant plus heureux. Il est glorieux pour elle d'avoir été la premiere qui ait montré dans les contrées *de l'Amérique*, l'idée de la Religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain. Un sentiment exquis pour tout ce qu'elles appelle honneur, son zèle pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses, & elle y a réussi. Elle a tiré des bois des peuples dispersés; elle leur a donné une subsistance assurée, elle les a vêtus.

CHAPITRE XXVIII.

Remarques Hiſtoriques.

CArthage qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit pour cela même du déſavantage. L'or & l'argent s'épuiſent; mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais. Les Carthaginois avec un eſprit mercantile, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athénes tomba, parce que ſes erreurs parurent ſi douces, qu'elle ne voulut pas en guérir; & parmi nous les Républiques d'Italie qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus. Le Gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement & qui s'examine continuellement lui-même; & telles ſont ſes erreurs qu'elles ne ſont jamais longues, & que par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la Nation, elles ſont ſou-

vent utiles. En un mot, un Gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſçauroit ſe maintenir, s'il n'eſt par ſes propres loix capable de correction.

On ne peut jamais quitter *l'Hiſtoire des Romains*; comme encore aujourd'hui dans leur Capitale, on laiſſe les nouveaux Palais pour aller chercher des ruines. Le Peuple Romain plus qu'un autre s'émouvoit par les ſpectacles. Celui du corps ſanglant de Lucréce fit finir la Royauté. Le débiteur qui parut ſur la place couvert de plaies, fit changer la forme de la République. La vue de Virginie fit changer les Décemvirs. La robbe ſanglante de Céſar remit Rome dans la ſervitude.

Les premiers Gouvernemens du monde furent Monarchiques. Ce ne fut que par hazard & par la ſucceſſion des ſiécles, que les Républiques ſe formerent.

L'amour de la liberté, la haine des Rois conſerva long-temps la Gréce dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement Républicain.

L'Aſie & l'Afrique ont toujours été accablées ſous le Deſpotiſme; ſi vous en exceptez quelques Villes d'Aſie mineure & la République de Carthage en Afrique.

L'Aſie a été ſubjuguée treize fois, onze fois par les Peuples du Nord, deux

fois

fois par ceux du Midi. Dans les temps reculés, les Scythes la conquirent trois fois; ensuite les Médes & les Perses chacun une; les Grecs, les Arabes, les Mogols, les Turcs, les Tartares, les Persans & les Aguans.

En Europe on n'a vû depuis l'établissement des colonies Grecques & Phéniciennes que quatre grands changemens; le premier causé par les conquêtes des Romains, le second par les inondations des Barbares, le troisiéme par les victoires de Charlemagne, & le dernier par les invasions des Normands. On sçait la difficulté que les Romains trouverent à conquérir en Europe, & la facilité qu'ils eurent à envahir l'Asie. On connoit les peines que les peuples du Nord eurent à renverser l'Empire Romain. Les destructeurs étoient sans cesse détruits.

Les Tartares paroissent entr'eux doux & humains, & ils sont des Conquérans très-cruels: ils passent au fil de l'épée les habitans des Villes qu'ils prennent. Cet horrible *droit des gens* vient de ce que n'ayant point eux-mêmes de Villes, ni aucun art pour les assiéger, ils s'exposoient beaucoup en les assiégeant. Ils vengeoient donc par le sang tout celui qu'ils venoient de répandre.

Les Parthes ne purent supporter Mi-

thridate, qui ayant été élevé à Rome, se rendit affable & accessible à tout le monde. La liberté même a paru insupportable à des peuples qui n'étoient pas accoutumés à en jouïr. C'est ainsi qu'un air pur est quelquefois nuisible à ceux qui ont vécu dans des pays marécageux.

A Sparte une des principales peines fut de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni recevoir celle d'un autre; de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges. Tout ce que la loi appelle une peine, est effectivement une peine.

A Rome il fut permis au mari de prêter sa femme à un autre. Caton prêta sa femme à Hortensius, & Caton n'étoit point homme à violer les loix de son pays. C'étoit une loi politique établie pour donner à la République des enfans d'une bonne espèce, si l'on peut se servir de ce terme.

A Athénes & à Rome, en établissant la frugalité domestique, on avoit ouvert la porte aux dépenses publiques; & comme la Religion demande qu'on ait les mains pures, pour faire des offrandes aux Dieux; les loix vouloient des mœurs frugales, pour que l'on pût donner à sa patrie.

Les *Samnites* avoient une coutume qui devoit produire d'admirables effets. On

aſſembloit tous les jeunes gens, & on les jugeoit. Celui qui étoit déclaré le meilleur de tous, prenoit pour ſa femme la fille qu'il vouloit; celui qui avoit les ſuffrages après lui choiſiſſoit encore, & ainſi de ſuite. On ne regardoit entre les biens des garçons, que les belles qualités & les ſervices rendues à la patrie. L'amour, la beauté, la chaſteté, la vertu, la naiſſance, les richeſſes même; tout cela étoit, pour ainſi dire, la dot de la vertu.

Sous le régne de S. Louis, on ne pouvoit pas coucher enſemble la premiere nuit des nôces, ni même les deux ſuivantes, ſans en avoir acheté la permiſſion des Evêques. C'étoit bien ces trois nuits-là qu'il falloit choiſir, car pour les autres on n'auroit pas donné beaucoup d'argent.

Ariſtippe ayant fait naufrage, nagea & aborda au rivage prochain. Il vit qu'on avoit tracé ſur le ſable des figures de géométrie: il ſe ſentit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé chez un peuple Grec, & non pas chez un peuple barbare. Soyez ſeul, & arrivé par quelque accident chez un peuple inconnu; ſi vous y voyez une piéce de monnoie, comptez que vous êtes arrivé chez une Nation policée.

On a vu le commerce ſortir du ſein de la vexation & du déſeſpoir. Les Juifs

proſcrits tour-à-tour de chaque pays, trouverent le moyen de ſauver leurs effets. Ils inventerent les lettres de change, & par ce moyen le commerce put éluder la violence & ſe maintenir par-tout, le négociant le plus riche n'ayant que des biens inviſibles qui pouvoient être envoyés par-tout, & ne laiſſoient de trace nulle part.

Les Juifs enrichis par leurs exactions, furent pillés par les Princes avec la même tyrannie. Un Juif à qui on arracha ſept dents, une chaque jour, donna dix mille marcs d'argent à la huitiéme. C'eſt ainſi que Jean, Roi d'Angleterre, faiſoit ſa chambre de Juſtice. Combien ne s'eſt-on pas joué de cette Nation d'un ſiécle à l'autre? On confiſquoit leurs biens, lorſqu'ils vouloient être Chrétiens; & bientôt après on les fit brûler, parce qu'ils ne voulurent pas l'être.

L'hiſtoire de *Sabbacon*, un des Rois Paſteurs, eſt admirable. Le Dieu de Thébes lui apparut en ſonge, & lui ordonna de faire mourir tous les Prêtres d'Egypte. Il jugea que les Dieux n'avoient plus pour agréable qu'il régnât, puiſqu'ils lui ordonnoient des choſes ſi contraires à leur volonté ordinaire, & il ſe retira en Ethiopie.

Après la S. Barthelemi, Charles IX ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire maſſacrer les Huguenots, le Vicomte *Dorte* qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : » Sire, je n'ai trouvé » parmi les habitans & les gens de guer-» re, que de bons citoyens, de braves » ſoldats, & pas un bourreau : ainſi » eux & moi ſupplions Votre Majeſté » d'employer nos bras & nos vies à choſes » faiſables. » Ce grand & généreux courage regardoit une lâcheté comme une choſe impoſſible.

Le plus beau Traité de Paix eſt celui que Gelon fit avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils aboliſſent la coutume d'immoler leurs enfans. Après avoir défait trois cens mille Carthaginois, il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux; ou plutôt il ſtipuloit pour la nature humaine.

Lopès de Gama dit que les Eſpagnols trouverent près de Sainte Marthe, des paniers où les Habitans avoient des denrées; c'étoient des cancres, des cigales, des ſauterelles. Les vainqueurs en firent un crime aux vaincus. L'Auteur avoue que c'eſt là-deſſus qu'on fonda le droit qui rendoit les Américains eſclaves des Eſpagnols, outre qu'ils fumoient du ta-

bac & qu'ils ne se faisoient pas la barbe à l'Espagnole.

Les femmes de l'Amérique se faisoient avorter, pour que leurs enfans n'eussent pas des maîtres aussi cruels. La dureté du Gouvernement peut aller jusqu'à détruire les sentimens naturels, par les sentimens naturels mêmes.

Un ancien usage des Romains défendit de faire mourir les filles qui n'étoient pas nubiles. Tibere trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau, avant de les envoyer au supplice. Tyran subtil & cruel, il détruisoit les mœurs, pour conserver les coutumes.

L'Histoire dit que les horribles cruautés de Domitien effrayerent les Gouverneurs, au point que le Peuple se rétablit un peu sous son regne. C'est ainsi qu'un torrent qui ravage tout d'un côté, laisse de l'autre des campagnes où l'œil voit de loin quelques prairies.

Justinien avoit pris sur le Théâtre une femme qui s'y étoit long temps prostituée. Elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires, & mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

» Nos Anciens, *dit un Empereur Chi-*

» *nois*, tenoient pour maxime, que s'il » y avoit un homme qui ne labourât » point, ou une femme qui ne s'occupât » point, quelqu'un souffroit le froid ou » la faim dans l'Empire; » & sur ce principe il fit détruire une infinité de Monastères de Bonzes.

Henri VIII voulant réformer l'Eglise en Angleterre, détruisit les Moines, Nation paresseuse elle-même, & qui entretenoit la paresse des autres; parce que pratiquant l'hospitalité, une infinité de gens oisifs, Gentilshommes & Bourgeois passoient leur vie à courir de Couvent en Couvent. Il ôta encore les Hôpitaux où le bas Peuple trouvoit sa substance, comme les Gentilshommes trouvoient la leur dans les Monastères. Depuis ces changemens, l'esprit de commerce & d'industrie s'établit en Angleterre.

A Rome, les Hôpitaux font que tout le monde est à son aise, excepté ceux qui travaillent, excepté ceux qui ont de l'industrie, excepté ceux qui cultivent les arts, excepté ceux qui ont des terres, excepté ceux qui font le commerce.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un Hérault crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble; & ce barbare qui ne mange que

du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses esclaves, & les insulte réguliérement deux fois par jour.

L'Empereur de la Chine est informé chaque année du Laboureur qui s'est le plus distingué dans sa profession, il le fait Mandarin du huitiéme ordre. Dans le Midi de l'Europe, où les Peuples sont si fort frappés par le point d'honneur, il seroit bon de donner des prix aux Laboureurs qui auroient le mieux cultivé leur champ, ou aux ouvriers qui auroient porté plus loin leur industrie.

Au Tonquin, les Eunuques ne peuvent se passer de femmes, & ils se marient. La loi qui leur permet le mariage ne peut être fondée d'un côté que sur la considération que l'on y a pour de pareilles gens, & de l'autre sur le mépris qu'on y a pour les femmes. C'est alors que les sens qui restent, veulent obstinément suppléer à ceux que l'on a perdus; & que les entreprises du désespoir sont une espèce de jouissance. Ainsi dans Milton cet esprit à qui il ne reste que des desirs, pénétré de sa dégradation, veut faire usage de son impuissance même.

On ne voit point dans les histoires que les Romains se fissent mourir sans sujet,

mais les Anglois se tuent dans le sein même du bonheur. Cette action chez les Romains étoit l'effet de l'éducation ; chez les Anglois, elle est l'effet d'une maladie. La douleur est un mal local qui nous porte au desir de voir cesser cette douleur ; le poids de la vie est un mal qui n'a point de lieu particulier, & qui nous porte au desir de voir finir cette vie.

C'est une bonne coutume des *Maldives*, que, lorsqu'un Seigneur est disgracié, il va tous les jours faire sa cour au Roi, jusqu'à ce qu'il rentre en grace : sa présence désarme le courroux du Prince.

Charles XII étant à Bender, trouvant quelque résistance dans le Sénat de Suéde, écrivit qu'il leur enverroit une de ses bottes pour les commander. Cette botte auroit gouverné comme un Roi Despotique.

Dans le temps des Croisades, un Comte François alla se mettre sur le Thrône de l'Empereur ; le Comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit : Vous devez sçavoir que quand on est dans un pays, il en faut suivre les usages. Vraiment, voilà un beau paysan, répondit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de Capitaines sont debout.

Les François ont été chassés neuf fois de

l'Italie, à cauſe, diſent les Hiſtoriens, de leur inſolence à l'égard des femmes & des filles.

Soixante-dix perſonnes conſpirerent contre l'Empereur Baſile ; il les fit fuſtiger, on leur brûla les cheveux & le poil. Un cerf l'ayant pris par la ceinture, quelqu'un de ſa ſuite tira ſon épée, coupa la ceinture, & le délivra : il lui fit trancher la tête, parce, diſoit-il, qu'il avoit tiré ſon épée contre lui. Qui pourroit penſer que ſous le même Prince on eût rendu ces deux jugemens ?

Les Empereurs *Théodoſe*, *Arcadius & Honorius* écrivirent à *Ruffin*, Préfet du Prétoire : « Si quelqu'un parle mal de » notre perſonne, ou de notre gouver- » nement, nous ne voulons point le pu- » nir : s'il a parlé par légéreté, il faut le » mépriſer ; ſi c'eſt par folie, il faut le » plaindre ; ſi c'eſt une injure, il faut » lui pardonner.

Une loi des Empereurs (*Gratien*, *Valentinien & Théodoſe*) pourſuivoit comme ſacriléges, ceux qui mettoient en queſtion le jugement du Prince, & doutoient du mérite de ceux qu'il avoit choiſis pour quelque emploi. Ce furent bien le cabinet & les favoris qui établirent ce crime.

Les loix de la Chine décident que

quiconque manque de respect à l'Empereur, doit être puni de mort. Deux personnes chargées de faire la gazette de la Cour, ayant mis dans quelque fait des circonstances qui ne se trouverent pas vraies, on dit que mentir dans une gazette de la Cour, c'étoit manquer de respect à la Cour; & on les fit mourir.

L'Empereur Théodose *Lascaris* attribuoit sa maladie à la magie. Ceux qui en étoient accusés n'avoient d'autre ressource que de manier un fer chaud sans se brûler. Il eût été bon chez les Grecs d'être magicien, pour se justifier de la magie.

Une Loi d'Angleterre passée sous *Henri* VIII, déclaroit coupables de haute trahison tous ceux qui prédiroient la mort du Roi. Dans sa derniere maladie, les Médecins n'oserent jamais dire qu'il fût en danger, & ils agirent sans doute en conséquence.

L'Empereur *Théodose* fit passer au fil de l'épée tous les Habitans d'une Ville, même les femmes & les petits enfans: s'étant ensuite présenté pour entrer dans une Eglise, l'Evêque Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & à un sacrilége; & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime

exigeoit, ayant été admis dans l'Eglise, s'alla placer parmi les Prêtres : le même Evêque l'en fit sortir ; & en cela il commit l'action d'un fanatique & d'un fou : tant il est vrai que l'on doit se défier de son zéle.

Comme dans le temps que l'Empire Romain s'affoiblissoit, la Religion Chrétienne s'établissoit ; les Chrétiens reprochoient aux Païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la Religion Chrétienne : & comme autrefois dans Rome florissante on attribuoit les débordemens du Tibre & les autres effets de la nature à la colere des Dieux ; de même dans Rome mourante on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Des sectes de Philosophie introduisirent dans l'Empire Romain un esprit d'éloignement pour les affaires, pour les soins & les embarras d'une famille. La Religion Chrétienne venant après la Philosophie, fixa, pour ainsi dire, des idées que celle-ci n'avoit fait que préparer. Le Christianisme donna son caractère à la Jurisprudence : car l'Empire a toujours du rapport avec le Sacerdoce.

Les changemens de Constantin furent faits sur des idées qui se rapportoient à l'établissement du Christianisme, ou sur

des idées prises de sa perfection. On ne cessa de prêcher par-tout la continence, c'est-à-dire, cette vertu qui est plus parfaite, parce que par sa nature elle doit être pratiquée par très-peu de gens. La même raison de spiritualité qui avoit fait permettre le célibat, imposa bientôt la nécessité du célibat même.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique & de la séculiere ; ce qui fit que l'on tomba de part & d'autre dans des égaremens continuels. Cette grande distinction qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des Peuples, est fondée non-seulement sur la Religion, mais encore sur la raison & la nature qui veulent que des choses réellement séparées, & qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quand on pense à l'ignorance profonde dans laquelle le Clergé Grec plongea les Laïques, on ne peut s'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crêvoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire, lorsqu'ils battoient leur lait.

Les Evêques eurent une autorité immense à la Cour des Rois Wisigoths : les

affaires les plus importantes étoient décidées dans les Conciles. Nous devons au code des Wisigoths tous les principes de l'Inquisition d'aujourd'hui, & les Moines n'ont fait que copier contre les Juifs des loix faites autrefois par les Evêques.

Le droit Romain fut retenu chez les Francs par les Ecclésiastiques, parce qu'ils n'avoient point d'intérêt à changer, & il leur convenoit d'ailleurs, parce qu'il étoit l'ouvrage des Empereurs Chrétiens.

Les loix de S. Louis changerent moins la jurisprudence Françoise, qu'elles ne donnerent des moyens pour la changer. Elles ouvrit de nouveaux tribunaux; & quand on put parvenir aisément à celui qui avoit une autorité générale, les jugemens qui auparavant ne faisoient que les usages d'une Seigneurie particuliere, formerent une jurisprudence universelle. Ainsi *les établissemens* qui étoient d'abord un code amphibie où l'on avoit mêlé la jurisprudence Françoise avec la loi Romaine, eurent des effets qu'on n'auroit pas dû attendre du chef-d'œuvre de la législation. Le Parlement jugea en dernier ressort de presque toutes les affaires du Royaume. Auparavant il ne jugeoit que de celles qui étoient entre les Ducs, Comtes, Barons, Evêques, Abbés, ou

entre le Roi & ses Vassaux, plutôt dans le rapport qu'elles avoient avec l'ordre politique, qu'avec l'ordre civil. Bientôt on fut obligé de le rendre sédentaire, au lieu qu'il ne se tenoit qu'une fois par an; & enfin on en créa plusieurs, pour qu'ils pussent suffire à toutes les affaires.

Comme la jurisdiction ecclésiastique avoit énervé la jurisdiction des Seigneurs, & contribué à donner par-là des forces à la jurisdiction royale; la jurisdiction royale restraignit peu-à-peu la jurisdiction ecclésiastique, & celle-ci recula devant la premiere. Le Parlement qui avoit pris dans sa forme de procéder, tout ce qu'il y avoit de bon & d'utile dans celle des tribunaux des clercs, ne vit bientôt plus que ses abus; & la jurisdiction royale se fortifiant tous les jours, elle fut toujours plus en état de corriger ces mêmes abus.

On peut juger par le silence du Clergé, qu'il alla lui-même au-devant de la correction; ce qui, vû la nature de l'esprit humain, mérite des louanges.

» Notre fisc est devenu pauvre, (disoit Chilperic, petit-fils de Clovis) « » nos richesses ont été transportées aux » Eglises; il n'y a plus que les Evêques » qui regnent; ils sont dans la grandeur, » & nous n'y sommes plus. «

Alors les Maires dépouillerent les Eglises. Pepin entra en Neustrie, sous prétexte qu'il y avoit été invité par les Eccléſiaſtiques, pour arrêter les entreprises des Maires qui privoient l'Eglise de tous ses biens. Ces Pepins dont les Moines vanterent la dévotion & la libéralité, avoient occupé eux-mêmes les premieres places de l'Eglise. » Un corbeau ne crêve pas les yeux à un cor-» beau, « disoit Chilperic aux Evêques.

Pepin se rendit maître de la Monarchie, en protégeant le Clergé ; Charles Martel son fils, ne put se maintenir qu'en l'opprimant. Il prit pour lui & pour ses Capitaines les biens des Eglises, & les Eglises mêmes, & fit cesser un mal qui, à la différence des maux ordinaires, étoit d'autant plus facile à guérir, qu'il étoit extrême.

Comme *Charles Martel* avoit trouvé le patrimoine public entre les mains des Eccléſiaſtiques, *Charlemagne* trouva les biens des Eccléſiaſtiques entre les mains des gens de guerre. On ne pouvoit faire restituer à ceux-ci ce qu'on leur avoit donné. D'un autre côté le Christianisme ne devoit pas périr faute de Ministres, de Temples & d'instruction. Cela fit que *Charlemagne* établit les dixmes, nouveau genre de bien qui eut cet avantage pour

le Clergé, qu'étant singuliérement donné à l'Eglise, il fut plus aisé dans la suite d'en reconnoître les usurpations.

Le Clergé recevant des mains des riches & des pauvres, a tant acquis, qu'il faut que dans les trois races de nos Rois, on lui ait donné plusieurs fois tous les biens du Royaume. Le Clergé a toujours acquis, il a toujours rendu, & il acquiert encore.

Il y a deux siécles qu'une maladie inconnue à nos peres, passa du nouveau monde dans celui-ci, & vint attaquer la nature humaine jusques dans la source de la vie & des plaisirs. On vit la plûpart des grandes familles de l'Europe périr par un mal qui devint trop commun pour être honteux, & ne fut plus que funeste. Ce fut la soif de l'or qui perpétua cette maladie; on alla sans cesse en Amérique, & on en rapporta toujours de nouveaux levains.

La fortune de la Maison d'Autriche fut prodigieuse. Charles-Quint recueillit la succession de Bourgogne, de Castille & d'Arragon: il parvint à l'Empire; & pour lui procurer un nouveau genre de grandeur, l'Univers s'étendit, & l'on vit paroître un monde nouveau sous son obéissance.

Beaucoup de gens déplorent l'aveugle-

ment du Conſeil de François I, qui rebuta *Criſtophe Colomb* qui lui propoſoit les Indes. On fit peut-être par imprudence une choſe bien ſage. L'Eſpagne a fait comme ce Roi inſenſé, qui demanda que tout ce qu'il toucheroit ſe convertît en or, & qui fut obligé de demander aux Dieux de finir ſa miſere.

Qui ne ſeroit étonné de voir *Grégoire de Tours* qui, après avoir parlé des aſſaſſinats de Clovis, dit que cependant Dieu proſternoit tous les jours ſes ennemis, parce qu'il marchoit dans ſes voies? Que ſuppoſe la flatterie, que la foibleſſe de celui qui eſt obligé de flatter?

Il y a long-temps que les Chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs Etats, parce, diſoient-ils, que le Chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile, parce qu'ils abbaiſſoient par-là les Seigneurs de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves: ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion qui les touchoit tant: vérité dans un temps, erreur dans un autre.

Avant l'abbaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans. Ces derniers sont peu-à-peu parvenus à un équilibre; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté: cette supériorité augmentera tous les jours; les Protestans deviendront plus riches & plus puissans, & les Catholiques plus foibles.

Les Pays Protestans doivent être & sont réellement plus peuplés que les Catholiques; d'où il suit que les tributs y sont plus considérables, que les terres y sont mieux cultivées, enfin que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir.

Les Politiques Grecs qui vivoient dans le gouvernement populaire, ne reconnoissoient d'autre force qui pût les soutenir, que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses & de luxe même.

Les Loix Grecques & Romaines punissoient le receleur du vol comme le voleur; la Loi Françoise fait de même. Celles-là étoient raisonnables, celle-ci

ne l'eſt pas. Chez les Grecs & chez les Romains, le voleur étoit condamné à une peine pécuniaire, il falloit punir le receleur de la même peine; car tout ce qui contribue de quelque façon que ce ſoit à un dommage, doit le réparer. Mais parmi nous la peine du vol étant capitale, on n'a pas pu, ſans outrer les choſes, punir le receleur, comme le voleur.

La loi de *Solon*, qui déclaroit infâmes tous ceux qui dans une ſédition ne prendroient aucun parti, a paru bien extraordinaire. Mais il faut faire attention aux circonſtances dans leſquelles la Gréce ſe trouvoit pour lors. Elle étoit partagée en de très-petits Etats. Il étoit à craindre que dans une République travaillée par des diſcuſſions civiles, les gens les plus prudens ne ſe miſſent à couvert, & que par-là les choſes ne fuſſent portées à l'extrêmité.

Quand la Sageſſe divine dit au peuple Juif: » Je vous ai donné des pré» ceptes qui ne ſont pas bons; « cela ſignifie qu'ils n'avoient qu'une bonté relative; ce qui eſt l'éponge de toutes les difficultés que l'on peut faire ſur les loix de Moïſe.

» Quand ton frere, ou ton fils, ou „ ta femme bien-aimée, ou ton mari

„ qui est comme ton ame, diront en „ secret : Allons à d'autres Dieux, tu „ les lapideras. Cette loi du Lévitique ne peut être une Loi Civile chez la plûpart des Peuples que nous connoissons, parce qu'elle y ouvriroit la porte à tous les crimes.

La preuve par le combat singulier, usitée parmi nos Peres, avoit quelque raison fondée sur l'expérience. Dans une Nation uniquement guerriere, la poltronerie suppose d'autres vices. Elle prouve qu'on a résisté à l'éducation qu'on a reçue ; elle fait voir qu'on ne craint pas le mépris des hommes, & qu'on ne fait point de cas de leur estime : pour peu qu'on soit bien né, on n'y manquera pas de l'adresse qui doit s'allier avec la force, ni de la force qui doit concourir avec le courage. Dans une Nation guerriere, où la force, le courage & la prouesse sont en honneur, les crimes véritablement odieux sont ceux qui naissent de la fourberie, de la finesse & de la ruse, c'est-à-dire, de la poltronerie.

Quant à la preuve par le feu, après que l'accusé avoit mis la main sur un fer chaud, ou dans l'eau bouillante, on enveloppoit la main dans un sac que l'on cachetoit : si trois jours après il ne paroissoit pas de marque de brûlure, on

étoit déclaré innocent. Qui ne voit que chez un peuple exercé à manier des armes, la peau rude & calleuſe ne devoit pas recevoir aſſez l'impreſſion du fer chaud ou de l'eau bouillante, pour qu'il y parût trois jours après ? Et s'il y paroiſſoit, c'étoit une marque que celui qui faiſoit l'épreuve, étoit efféminé. Or dans les circonſtances des temps où ces ſortes de preuves étoient en uſage, il y eut un tel accord de ces loix avec les mœurs, que ces loix produiſirent moins d'injuſtices, qu'elles ne furent injuſtes.

Il y a à préſent dans le monde une République qui dans le ſecret & dans le ſilence augmente ſes forces chaque jour. Si elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe la deſtine, elle changera néceſſairement ſes Loix, & ce ne ſera point l'ouvrage d'un Légiſlateur, mais celui de la corruption même.

On dit qu'il y a un Prince dans le monde qui travaille à abolir dans ſes Etats le Gouvernement Civil, pour y établir le Gouvernement Militaire. Sans faire des réflexions odieuſes ſur ce deſſein, on peut dire ſeulement, que par la nature des choſes, deux cent Gardes peuvent mettre la vie d'un Prince en ſûreté, & non pas quatre-vingt mille ; outre qu'un

Peuple armé est plus dangéreusement opprimé, qu'un Peuple qui ne l'est pas.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines.

Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe. Elle a saisi les Princes & leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublemens, & elle devient nécessairement contagieuse. Car sitôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs, de façon qu'on ne gagne rien par-là que la ruine commune ; & on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous. Nous sommes pauvres avec les richesses & le commerce de tout l'Univers ; & bientôt à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats.

Chez les Germains il y avoit des Vassaux, & non pas des Fiefs. Il n'y avoit point de Fiefs, parce que les Princes n'avoient point de terres à donner. Il y avoit des vassaux, parce qu'il y avoit des hommes fidèles, liés par leurs parole & engagés pour laguerre

Il n'est pas vrai que les Francs entrant

dans la Gaule aient occupé toutes les Terres du Pays pour en faire des Fiefs. Si toutes les Terres du Royaume avoient été des Fiefs, & tous les hommes du Royaume des Vaſſaux ou des Serfs ; comme celui qui a les biens a toujours auſſi la puiſſance, le Roi auroit eu une puiſſance auſſi arbitraire que celle du Sultan l'eſt en Turquie.

Des Peuples ſimples, pauvres, libres, guerriers (*tels que les Germains & les Francs*) qui vivoient ſans induſtrie & ne tenoient à leurs terres, que par des caſes de jonc, ſuivoient des Chefs pour faire du butin, & non pas pour payer ou lever des tributs. L'art de la maltôte eſt toujours inventé après coup, & lorſque les hommes commencent à joüir de la félicité des autres arts. Si les Tartares inondoient aujourd'hui l'Europe, il faudroit bien des affaires, avant de leur faire entendre ce que c'eſt qu'un Financier parmi nous.

Il ne faut pas croire que les droits dont les Seigneurs joüiſſoient autrefois, & dont ils ne joüiſſent plus aujourd'hui, leur ayent été ôtés comme des uſurpations. Pluſieurs de ces droits ont été perdus par négligence & d'autres ont été abandonnés, parce que divers changemens s'étant introduits dans le cours de

pluſieurs

plusieurs siécles, il ne pouvoit subsister avec ces changemens.

C'est un beau spectacle que celui des loix féodales. Un chêne antique s'éléve; l'œil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige; mais il n'en apperçoit point les racines: il faut percer la terre pour les trouver.

Les loix féodales ont fait des biens & des maux infinis. Elles ont laissé des droits, quand on a cédé le Domaine; elles ont posé la régle avec une inclinaison à l'Anarchie, & l'Anarchie avec une tendance à l'ordre & à l'harmonie.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un Roi de France prit des Gardes, contre l'usage de ces temps-là pour se garantir des assassins qu'un petit Prince d'Asie avoit envoyé pour le faire périr. Jusques-là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince qui s'étoit révolté, & lui disputoit la Couronne, ayant voulu lui reprocher son infidélité & sa perfidie: Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Il n'est rien de si magnanime que la résolution que prit un grand Monarque (Louis XIV,) de s'ensevelir plutôt sous les débris du Thrône, que d'accepter des propositions qu'on ne doit pas entendre. Il avoit l'ame trop fiere pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis, & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une Couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

Les Rois de la premiere race eurent un grand nombre de femmes. Mais ces mariages étoient moins un témoignage d'incontinence qu'un attribut de dignité. C'eût été les blesser dans un endroit bien tendre, que de leur faire perdre une telle prérogative.

Dans l'Isle Formose, la Religion ne permet pas aux femmes de mettre des enfans au monde, qu'elles n'aient atteint trente-cinq ans : avant cet âge, la prêtresse leur foule le ventre & les fait avorter. C'est que le climat étant plus favorable à la population que le terrein, le peuple s'y multiplie & les famines la détruisent.

Les Allemands avoient une loi fort singuliere, « Si l'on découvre une femme » à la tête, on payera une amende de » six sols; autant si c'est à la jambe jus-

» qu'au genou ; le double depuis le » genou. « Il semble que la loi mesuroit les outrages faits à la personne des femmes, comme on mesure une figure de Géométrie. Elle ne punissoit point le crime de l'imagination, elle punissoit celui des yeux.

César défendit aux femmes qui avoient moins de quarante cinq ans, & qui n'avoient ni maris ni enfans, de porter des pierreries & de se servir de litiéres : méthode excellente d'attaquer le célibat par la vanité.

La loi de Genève qui exclut des Magistratures les enfans de ceux qui ont vécu ou qui sont morts insolvables, à moins qu'ils n'acquittent les dettes de leurs peres, est très-bonne. Elle donne de la confiance pour les Négocians, pour les Magistrats, pour la Cité même.

Cecilius, dans *Aulu-Gelle*, discourant sur la loi des douze tables, qui permettoit au créancier de couper en morceaux le débiteur insolvable, la justifioit par son atrocité même qui empêchoit qu'on n'empruntât au-delà de ses facultés. Les loix les plus cruelles seront donc les meilleures ? Le bien sera l'excès, & tous les rapports des choses seront détruits.

Une loi d'Athenes vouloit que lorsque la Ville étoit assiégée, on fit mourir tous les gens inutiles. C'étoit une abominable loi politique, qui étoit une suite d'un abominable droit des gens.

Les loix Romaines vouloient que les Médecins pussent être punis pour leur négligence ou pour leur impéritie. Par nos loix il en est autrement. Mais à Rome s'ingéroit de la médecine qui vouloit ; & parmi nous les Médecins obligés de faire des études & de prendre certains grades, sont censés connoître leur art.

CHAPITRE XXIX.

Penſées diverſes.

CHACUN doit ſe tenir ferme dans le poſte où la nature l'a mis.

Heureux celui qui connoiſſant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repoſe ſon cœur au milieu de ſa famille; & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Les hommes les plus heureux & les plus malheureux ſont également environnés de la main divine.

Le courage eſt le ſentiment de ſes propres forces. L'adreſſe eſt une juſte diſpenſation des forces que l'on a.

C'eſt en cherchant à inſtruire les hommes que l'on peut pratiquer cette vertu générale qui comprend l'amour de tous.

L'homme, cet être flexible, ſe pliant dans la ſociété aux penſées & aux impreſſions des autres, eſt également capable de connoître ſa propre nature lorſqu'on la lui montre, & d'en perdre juſqu'au ſentiment lorſqu'on la lui dérobe.

Les connoiſſances rendent les hommes

doux, la raison porte à l'humanité; il n'y a que les préjugés qui y fassent renoncer.

On a beau faire, la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Le temps qui consume tout, détruit les erreurs mêmes.

La vie & les biens ne *sont* pas plus *à nous* que notre maniere de penser; & qui peut ravir l'un, peut encore mieux ôter l'autre.

La politique est une lime sourde.

La tyrannie est toujours lente & foible dans ses commencemens, comme elle est prompte & vive dans sa fin. Elle ne montre d'abord qu'une main pour secourir, & opprime ensuite avec une infinité de bras.

La servitude commence toujours par le sommeil.

Les préjugés de la superstition sont supérieurs à tous les autres préjugés, & ses raisons à toutes les autres raisons.

Les Cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes: elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées. C'est la matiere d'une grande discussion; il faut choisir celles d'une Religion entre celles de mille.

La dévotion échauffe le cœur, dispose à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases & les ravissemens. Cet état est le délire de la dévotion. Souvent il se perfectionne ou plutôt dégénere en Quiétisme.

Un Quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Les Casuistes mettent au jour les secrets de la nuit; ils forment dans leur imagination tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent & en font l'objet éternel de leurs pensées: heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuement peints!

Il paroît ridicule de rechercher quelle est l'origine de la société. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison & chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres: un fils est né auprès de son pere & il s'y tient. Voilà la société & la la cause de la société.

X iv

Les Voyages, les Conquêtes, le Commerce, l'établissement des grands Etats, les inventions des Postes, de la Boussole & de l'Imprimerie, une certaine police générale sur la facilité des communications, a établi parmi nous un Art qu'on appelle la Politique. Chacun voit d'un coup d'œil tout ce qui se remue dans l'Univers; & pour peu qu'un peuple montre d'ambition, il effraye d'abord tous les autres.

Il semble que les grandes entreprises soient parmi nous plus difficiles à mener que chez les anciens. Il est difficile de les cacher, parce que la communication est telle aujourd'hui entre les Nations, que chaque Prince a des Ministres dans toutes les Cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, & que depuis l'invention des lettres de change, les Négocians en sont les maîtres, leurs affaires sont toujours liés avec le secret de l'Etat, & ils ne négligent rien pour le pénétrer.

Les conspirations dans l'Etat sont devenues difficiles, parce que depuis l'invention des postes, tous les secrets des particuliers sont dans le pouvoir du pu-

blic. Les Princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'Etat dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque; & comme tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

Le Jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire, l'espérance d'avoir plus. Il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur; il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle. Enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La Danse nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plûpart des attitudes à de certaines attitudes.

La Musique qui tient à l'esprit par les organes du corps, est très-bonne pour adoucir les mœurs. Elle tient un

milieu entre les exercices du corps qui rendent les hommes rudes, & les sciences de spéculation qui les rendent sauvages. La musique peut faire sentir à l'ame la douceur, la pitié, la tendresse, le doux plaisir. De tous les plaisirs des sens, il n'y en a aucun qui corrompe moins l'ame.

Les *Virtuosi* d'Italie sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons.

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, & que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalités, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après.

Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la Jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la Médécine: si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un Jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un Médecin; & si dans l'une elle a plus ruiné de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.

Rien ne soulage plus les Magistrats que l'autorité paternelle; rien ne dégar-

nit plus les Tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat où les mœurs font toujours plus de Citoyens que les Loix. C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins ; c'est la plus sacrée de toutes les Magistratures ; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

Les peres sont l'image du Créateur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

La gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur qui fait ailleurs la douceur de la vie, leur est presque inconnue. Chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres. L'amour parmi ces peuples ne porte ni trouble ni fureur. C'est une passion languissante qui laisse leur ame dans le calme. La pluralité des femmes les sauve de leur empire ; elle tempere la violence de leurs desirs.

Un bon Musulman *dans son serrail est* comme un athlète destiné à combattre sans relâche, mais qui bientôt foible &

accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne. Ses opérations ne sont jamais violentes : jusques dans ses productions elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec régle & mesure : si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

Il y a en France trois sortes d'États ; l'Église, l'Épée & la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres. Tel, par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi. Chacun s'éléve au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Il semble que la Chimie soit un quatriéme fléau qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine

les détruisent en gros, mais par intervalles.

La Chymie habite tantôt l'Hôpital & tantôt les Petites-Maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Les noms qui donnent aux hommes l'idée d'une chose qui semble ne devoir pas périr, sont très-propres à inspirer à chaque famille le desir d'étendre sa durée.

Les hommes par leurs soins & par de bonnes loix ont rendu la terre plus propre à être leur demeure. Nous voyons couler des rivieres là où étoient des lacs & des marais : c'est un bien que la nature n'a point fait, mais qui est entretenu par la nature. Ainsi comme les Nations destructives font des maux qui durent plus qu'elles, il y a des Nations industrieuses qui font des biens qui ne finissent pas même avec elles.

Les torrens & les incendies nous ont fait découvrir que les métaux étoient dans les terres.

L'Empire de la mer a toujours donné aux peuples qui l'ont possédé une fierté naturelle, parce que se sentant capables d'insulter par-tout, ils croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'océan.

La stérilité des terres rend les hommes

industrieux, sobres, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre. La fertilité d'un Pays donne avec l'aisance la mollesse & un certain amour pour la conservation de la vie.

La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est une suite de la vanité. L'orgueil d'un Espagnol le portera à ne pas travailler; la vanité d'un François le portera à sçavoir travailler mieux que les autres.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas.

Il y a des corps nombreux que le titre de pauvres empêche de l'être.

Nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

L'excès même de la raison n'est pas toujours desirable, & les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrémités.

Nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, & en suivant notre génie naturel.

Le Monachisme est né dans les Pays chauds d'Orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation.

Dans les Pays froids, le climat semble forcer à une certaine yvrognerie de

Nations, bien différente de celle de la personne. Un Allemand boit par coutume, un Espagnol boit par choix.

Quand un homme a écrit sur la morale, il doit être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs. Il n'y a point pour lui de dispenses, puisqu'il a donné les régles. Il seroit ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il a cru tous les hommes capables ; qu'il abandonnât ses propres maximes ; & que dans chaque action, il eût en même temps à rougir de ce qu'il auroit fait & de ce qu'il auroit dit.

Comme il y a une infinité de choses sages qui sont menées d'une maniere très-folle, il y a aussi des folies qui sont conduites d'une maniere très-sage.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre & les rendent contens d'eux.

Le peuple a toujours trop d'action, ou trop peu. Quelquefois avec cent mille bras il renverse tout ; quelquefois avec cent mille pieds il ne va que comme les insectes.

Nous ne jugeons jamais des choses, que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. On a dit fort bien que si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du Corps.

On dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confesseurs.

A quoi servent les cérémonies & tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes même de sa famille & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

FIN.

TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIERES.

Fin de la Table.